

**BUREAU D’AUDIENCES PUBLIQUES
SUR L’ENVIRONNEMENT**

ÉTAIENT PRÉSENTS: M. ANDRÉ BEAUCHAMP, président
 Mme GISÈLE GALLICHAN, commissaire
 M. CAMILLE GENEST, commissaire

**CONSULTATION PUBLIQUE
SUR LA GESTION DE L’EAU
AU QUÉBEC**

PREMIÈRE PARTIE

VOLUME 6

Séance tenue le 18 mars 1999, à 19 h 30
Salon Alfred-Rouveau
Hôtel Wyndham
4, Complexe Desjardins
Montréal

TABLE DES MATIÈRES

SÉANCE DU 18 MARS 1999 1

MOT DU PRÉSIDENT 1

LE PRÉSIDENT: 1

PRÉSENTATION DES INVITÉS:

M. FRÉDÉRIC BACK..... 1

M. RENÉ VÉZINA 3

M. JEAN O’NEIL 9

Mme NICOLE O’BOMSAWIN..... 16

REPRISE DE LA SÉANCE..... 21

PÉRIODE D’ÉCHANGES:

HÉLÈNE PEDNEAULT 22

ANDRÉ VAILLANCOURT..... 28

FRANÇOIS CARON..... 28

JEAN-GUY DÉPÔT..... 31

PIERRE VALIQUETTE 34

PRÉSENTATION DU FILM DE M. FRÉDÉRIC BACK 36

MOTS DE CLOTÛRE 36

MOT DU PRÉSIDENT

LE PRÉSIDENT :

5 Bonsoir, mesdames, messieurs! Dans la tradition du BAPE, nous avons développé une certaine forme de cheminement, une certaine manière d'assurer la place du public dans l'analyse et l'approfondissement des projets, une tradition qui déjà est reconnue, non seulement ici mais ailleurs, par sa rigueur, par sa transparence.

10 Ce soir, nous allons essayé quelque chose d'autre. Nous avons pensé que, sans abandonner la longue tradition du BAPE, le thème que nous abordions méritait un essai dans une autre dimension. Il est tellement évident que l'eau n'est pas qu'un produit, que l'eau n'est pas qu'une chose extérieure à nous, en tant qu'élément primordial associé à l'air et au sol, elle constitue déjà le lieu premier de la vie et tout notre corps porte la mémoire de l'eau, et nous
15 avons estimé qu'il ne saurait y avoir de politique intégrale de l'eau sans un élargissement de la pensée, sans la prise en charge de toute la dimension symbolique de l'eau.

 C'est donc, ce soir, à partir d'une autre façon d'aborder les choses que nous avancerons dans cette soirée. Et pour commencer, je voudrais inviter, comme invité d'honneur
20 de notre soirée, quelqu'un qui s'est révélé un artisan extraordinaire et un amoureux de l'eau à un très haut niveau. On n'en fera pas un commissaire mais on peut en faire un invité d'honneur.

 Il est né en 1924. Il a vécu à Strasbourg et étudié à l'école des Beaux-Arts de Rennes, avant de s'installer à Montréal en 1948. Avec l'arrivée de la télévision, dans les années 50, sa
25 carrière s'oriente vers le cinéma d'animation. Il réalise plusieurs films d'animation pour la Société Radio-Canada, dont «Illusion», «Taratata» et «Tout-rien». Avec «Crac», l'histoire d'une chaise berçante québécoise, et plus encore avec «L'homme qui plantait des arbres» et avec «Le fleuve aux grandes eaux», Frédéric Back s'est révélé un de nos plus authentiques créateurs et un de
30 ceux dont l'amour de l'environnement dans la simplicité de son langage a quelque chose d'extraordinaire.

 Je vous demanderais d'accueillir notre invité d'honneur, monsieur Frédéric Back. Je vous donne la parole deux petites minutes.

35 **M. FRÉDÉRIC BACK :**

 Bonsoir, mesdames, messieurs! Très heureux de vous rencontrer. Enfin, vous avez peut-être vu «L'homme qui plantait des arbres», c'est un film sur un récit de Jean Giono, qui est vraiment plein de force, de motivation et des millions d'arbres ont été plantés de par le monde,
40 au Japon, aux États-Unis, en Europe, en Afrique. Et je voulais, autant que possible, faire un autre film qui ait des conséquences aussi heureuses et importantes sur l'eau, enfin, qui est un élément vital.

Enfin, nous sommes favorisés ici de vivre à côté de nombreux cours d'eau extraordinaires, de vivre à côté du fleuve Saint-Laurent. Et comme, bien souvent, les gens n'ont qu'une connaissance très limitée, fragmentaire du fleuve ou de ce qui l'entoure, je voulais essayer de donner une espèce d'image globale à travers le temps qui permette vraiment de donner conscience de ce cadeau extraordinaire qu'est un fleuve, surtout comme le Saint-Laurent.

Et j'ai essayé de mon mieux avec l'aide de biologistes, comme Claude Villeneuve, d'historiens et de conseillers, de faire un document fiable qui permet aux gens vraiment de découvrir et, autant que possible aussi, par la suite d'en apprendre davantage sur le fleuve. Parce qu'en vingt-cinq minutes, on ne peut pas tout raconter. Heureusement, avec Claude Villeneuve, j'ai pu faire un livre qui a fait suite au film, qui donne plus d'information.

Alors, je suis très honoré de vous présenter ce film, ce soir, puis j'espère qu'il aura pour vous aussi un effet stimulant, encourageant pour montrer à quel point cette beauté et cet élément si nécessaire à la vie a besoin d'être sauvé. Merci beaucoup.

LE PRÉSIDENT :

Nous devons attendre beaucoup plus tard dans la soirée pour voir le film de monsieur Back. Le déroulement, je pense, vous le connaissez déjà.

Je laisse madame Gisèle Gallichan, membre de la Commission, vous présenter nos trois premiers intervenants.

Mme GISEÈLE GALLICHAN, commissaire :

Bonsoir, mesdames et messieurs! Je retourne un peu, grâce à cette soirée spéciale, à une de mes anciennes vies avant d'être membre du Bureau d'audiences publiques sur l'environnement.

Alors, il me fait plaisir de vous présenter - je leur demande, j'espère qu'ils m'entendent, de s'amener sur la petite scène qui est là devant nous - monsieur René Vézina, le journaliste René Vézina, l'écrivain Jean O'Neil et madame Nicole O'Bomsawin, Abénakise.

L'historien, Claude Galarneau, a dit un jour en entrevue que le Saint-Laurent est au Québec ce que le Nil est à l'Égypte. «Pas de Saint-Laurent, pas de Québec», disait-il. «Notre civilisation s'est bâtie par ce cours d'eau.» Puis il y a son collègue, Jean Leclerc, lui, il disait à ses étudiants: «Si vous choisissez le Saint-Laurent comme objet de recherche, vous en avez pour toute la vie.» Ces deux historiens ont dû certainement trouver un grand bonheur au moment de la publication du magnifique recueil «La passion du Saint-Laurent» de René Vézina et Daniel Ouellette, qui a été publié en 1997.

Auparavant, René a été journaliste à la télé de Radio-Canada pendant dix ans, ce qui m'a donné le grand plaisir de le côtoyer. Et puis devenu pigiste, on l'a retrouvé à l'animation d'émissions à la radio de Radio-Canada, entre autres «Un fleuve et des gens», une série, je crois, de treize émissions. Ensuite, TVA et Télé-Québec nous ont permis de le retrouver à la barre de l'émission «Finances». Il a défroqué un peu, mais «La destinée la rose au bois» l'a mené à la Biosphère, à titre de chargé de projet pour le réaménagement de la grosse boule, qui est maintenant devenue cet écomusée sur l'écosystème des Grands Lacs et du Saint-Laurent.

Il est membre du Comité d'orientation de Québec Science, où on peut le lire de temps à autre, et il est président de Communication du 20e incorporée. Probablement qu'il devra changer de chiffre dans quelques mois. Alors, du fleuve, il a attrapé aussi la passion de nos rivières. Mesdames et messieurs, René Vézina.

M. RENÉ VÉZINA :

Merci, Gisèle. Et il y a une précision, non, je n'aurai pas à changer de titre dans quelques mois, parce que Communication du 20e me vient de Tintin. Tintin était reporter au petit 20e dans «L'histoire Bruxelles» et que l'on soit en l'an 2000 ou en 2500, il sera toujours, et pour la postérité, reporter au petit 20e. Et c'est de Tintin que je tiens mon goût pour le journalisme. Alors, je pense que là-dessus, je suis clair.

Vous avez parlé d'économie et d'environnement. C'est donc un peu de cette combinaison que je vais parler ce soir. Je vais parler de développement durable parce que, pour moi, l'aménagement et la préservation des ressources demeurent, pour les collectivités qui en profitent, un atout précieux et inestimable.

Alors, c'est d'une vision de journaliste que je vais témoigner ce soir, un journaliste qui, depuis plus d'une vingtaine d'années maintenant, s'est intéressé au territoire du Québec et en bonne partie à ses cours d'eau, et qui a vu une évolution, une évolution assez symbolique, puisque c'est une soirée sous le sceau du symbole et de la culture, de ce que l'on est devenu comme société par rapport à la façon dont on traite et que l'on gère nos cours d'eau. De ces rapports passés, donc, mais surtout présents de ce que je vois, moi, comme une réappropriation tranquille, tranquille mais irrésistible, tenace - je dirais même forte et implacable même - de ce patrimoine de lacs, de rivières et surtout du fleuve, qui fait que je dis qu'on en est rendu à l'âge de la maturité, la maturité sereine dans nos rapports avec ces cours d'eau.

Il y a toujours des disputes, il y aura toujours des empoignades. Mais lorsqu'on regarde la façon dont ça se déroule, on ne voit plus, généralement parlant, d'un côté Green Peace, les Ami(e)s de la terre et les autres grandes organisations, et de l'autre côté le gouvernement ou les associations patronales ou industrielles. On voit des citoyens, des groupes de citoyens locaux qui mènent la charge. Et curieusement --

Et je me rappelle encore avoir parlé à quelqu'un, je crois, qui était sur la rivière Nicolet, il y a quelque temps, à qui je disais: «Mon Dieu! vous faites un très beau travail d'écologiste» et qui m'avait dit: «Ah! non, non, on n'est pas écologiste. Nous, on s'occupe de ce qui nous appartient. L'écologie, c'est des chicanes, on n'en veut pas. Mais il n'y a personne qui va venir salir notre rivière.»

Les gens ont, en bonne partie, intégré ce qui était leur. Pendant bien des années, on leur a dit que c'était du domaine public, les terres de la Couronne, allez comprendre, mais que c'était chez eux. Et c'est de cette évolution-là que je vais parler. Et c'est, à mes yeux, un changement tout à fait considérable, une mutation qui s'est opérée en tout juste une génération. Et là, je vais rappeler un événement à Gisèle - que tu as couvert, je pense, du temps à Québec - et qui montre à quel point on vient de loin.

Au milieu des années 70, à Québec, à l'époque où on bétonnait tout et spécialement le bord des cours d'eau, on voulait traverser les battures de Beauport, donc ce qui est devant la pointe de l'île d'Orléans, pour une autoroute qui allait amener vers la Colline parlementaire à Québec les gens qui restaient vers la côte de Beaupré, en saccageant à peu près tout ce qu'il y avait sur le parcours.

Et il y a deux, trois farfelus qui s'étaient élevés contre ça, en disant: «Mon Dieu! on a juste à suivre la rive. On n'a pas besoin de passer de bord en bord de la batture» où les oies blanches et des outardes venaient se poser. Maintenant, on ne pourrait pas imaginer; mais à l'époque, c'était faisable. Et le maire de Beauport avait appelé méchamment, avec dédain, ces gens-là des oiseaulogues. Et le nom est resté, d'ailleurs.

Les gens se sont vraiment débattus fortement. Et finalement, on a fait une courbe. Et l'autoroute, qui d'ailleurs aboutit dans le cap à Québec, dans un des pires cas d'aménagement urbain qui ne puisse pas exister, a préservé le bord des battures.

Aujourd'hui, si vingt ans plus tard quelqu'un voulait juste imaginer refaire ça, on l'enfermerait avec une camisole de force. Ce serait impensable même d'imaginer faire ce que l'on a fait au bord du lac Saint-Pierre, à Yamachiche ou à Montréal, à Longueuil, alors qu'il reste un tout petit bout de terrain d'à peu près cinq, six mètres. Et tous les gens se garrochent là, l'été. C'est le parc Marie-Victorin. C'est la promenade René Lévesque. Il reste tellement peu, si vous voyiez, et pourtant c'est un des coins les plus courus. À l'époque, on faisait ce qu'on voulait. Et ceux qui s'opposaient provoquaient des débats.

Pensez au débat sur la construction ou sur le réseau Archipel à Montréal, qui remonte encore à peut-être vingt, vingt-cinq ans. On voulait ceinturer la région de Montréal de centrales. On voulait élever le niveau, juguler les rapides de Lachine. Et c'est justement au bord des rapides de Lachine que j'ai rencontré Jean O'Neil, qui me les a présentés, il y a quelques années, en me disant que c'est là que son pays était né, au bord des rapides, puisque c'est là

qu'il fallait mettre pied à terre pour continuer la route. Il y a des gens qui s'étaient opposés et on les traitait de chicaniers.

Et là, tranquillement, probablement parce qu'on a compris qu'il y avait une manne à faire avec l'environnement, il y a eu les chemins de Damas, quelques chemins de Damas. On a injecté, par exemple, 6 Md\$ ou 7 Md\$ dans un plan d'assainissement des eaux usées du Québec. Ça a donné lieu à de grandes interventions gouvernementales. Ça a été comme une deuxième phase d'éveil à la gestion de nos cours d'eau. C'est en bonne partie un trip d'ingénieurs. Ça a enrichi beaucoup de grandes sociétés au Québec, qui ont installé un peu partout des usines qui --

Parce que quand on tirait la chaîne -- moi, je me rappelle, j'ai grandi à Cap-Rouge, au bord de l'eau, il y avait la prise d'eau de Sainte-Foy et à côté, il y avait la décharge des eaux usées, à 500 mètres une de l'autre. Et c'était normal. Il y avait comme quelque chose d'absolument incongru là-dedans, mais c'était normal que le fleuve et les rivières servent à la fois d'exutoire pour les eaux usées et de prise d'eau potable.

Et là, on a mis des millions. Il y en avait, mon Dieu! «Vous voulez un toit sur votre usine, des fleurs, une allée de hêtres», 100 M\$ de plus, sky was the limit. On a mis beaucoup beaucoup d'argent et, encore une fois, sans que les gens sachent trop pourquoi, parce que ces centrales, elles étaient faites sans tenir compte nécessairement des réalités ou des besoins des gens. C'est ce qui fait d'ailleurs qu'aujourd'hui, il n'y a plus d'argent dans le pot. Il y a encore bien de municipalités au Québec qui n'en bénéficient pas, tout simplement parce qu'à force de puiser dedans, on a vidé. Et on a encore un problème d'épuration des eaux usées dans bien des régions.

Mais c'était encore toujours le principe de la main de Dieu. Cette fois-ci, c'était le gouvernement qui descend des nuages vers les pauvres mortels, simples d'esprit, et qui leur dit ce qui est bon pour eux, sauf qu'il y a des gens qui ont commencé à comprendre que tranquillement, s'ils intervenaient, ils pouvaient changer le cours des choses.

On a fini par intégrer la notion de développement durable, en acceptant le fait que la mise en valeur de l'environnement et des cours d'eau est une source d'enrichissement collectif et social. C'est ça qui est fabuleux, c'est que ce n'est plus une cause, aujourd'hui, c'est un fait de la vie et c'est une ressource économique qu'on ne peut pas déplacer.

Parlez-en aux gens de régions, qui voient déplacer un siège social ou un bureau de la Sûreté du Québec d'une région à l'autre sans qu'ils puissent faire grand-chose. On peut déménager des briques, on ne peut pas déplacer une rivière. Et beaucoup l'ont compris. Et c'est la meilleure démonstration, je pense, de ce que j'appelle, moi, la réappropriation tranquille. Et les mentalités ont changé.

À force de me promener, j'ai vu des choses que je trouvais souvent bizarres. À Saint-Pacôme, qui est un petit village près de La Pacotière et qui domine la rivière Ouelle, qui est une
215 des belles rivières du Bas-du-Fleuve, il y a un tout petit casse-croûte. Il est encore là, sur le haut de la falaise. Il y a des tables à pique-nique, qui donnent sur le côté de la route. Et du côté de la rivière, où il y a une vue plongeante, c'est un mur aveugle. Vous vous installez pour voir ce que c'est. Il y a une espèce de tableau en velours mauve, je pense, mais il n'y a pas de fenêtre. On ne peut pas voir ce qui se passe. J'avais demandé, moi, à la dame: «Mon Dieu!

220 mais comment se fait-il?» Elle me disait: «Bien, elle est là la rivière, tu sais. On la verra, on ne la verra pas. De toute façon, elle est sale.»

Le casse-croûte n'a toujours pas de fenêtre. Mais depuis, il y a des gens qui ont travaillé à refaire de la rivière Ouelle une rivière à saumon. Il n'y en a pas encore beaucoup,
225 d'ailleurs. C'est une rivière difficile. Mais le saumon, le roi de nos rivières, c'est le meilleur baromètre de la qualité de l'eau qui puisse exister. Un saumon, c'est bien difficile. Et une fois que le saumon, il revient, on est pris avec. C'est-à-dire que si la qualité de la rivière était belle et qu'à un moment donné, il n'y a plus de saumon, c'est que là, il y a un problème, peu importe les analyses des gens du ministère de l'Environnement. Le saumon, c'est un puissant agent de

230 changement au Québec, rappelez-vous ça.

Et d'ailleurs, ça a donné lieu à un truc qui s'appelle le PDES, le Plan de développement du saumon de l'Atlantique, qui est un programme gouvernemental, des deux gouvernements. Mais c'est une des belles merveilles des dernières années au Québec parce que ça a permis à
235 des gens - et pas juste au bout du monde, ça commence à la Jacques-Cartier à Québec - de prendre en main des cours d'eau qui avaient été détruits, abîmés, altérés, défaits, dévisagés. Et dans la mesure où ces gens-là réussissaient à ramasser leur quote-part, on leur fournissait des fonds en disant: «Ça y est, réaménagez votre rivière et refaites-vous une santé» et une

240 santé économique.

Je vous rappellerai que, par exemple - je vais reprendre l'exemple du saumon - un saumon pêché en rivière occasionne de 500 \$ à 1 000 \$ de retombées économiques par bestiole. C'est quand même beaucoup. Je pense aux gens de la rivière Nouvelle en Gaspésie - c'est un coin pauvre dans la Baie-des-Chaleurs, avec une rivière encore une fois défaite par
245 l'exploitation forestière qui avait tout enlevé, donc c'est une rivière de boue, il y avait eu tellement d'érosion - et qui pour ramasser les 80 000 \$ qui étaient nécessaires pour leur quote-part, ont ramassé 5 \$ par 5 \$, 10 \$ par 10 \$, des bingos et ils ont ramassé les sous. Et ce qui était auparavant une rivière morte est devenue une rivière vivante. Essayez d'aller couper du bois à la tête de la rivière Nouvelle sans conserver un filet d'arbres le long de la rivière, vous ne

250 sortirez pas de là vivant, parce que les gens y ont mis leur coeur et c'est maintenant à eux.

Il n'y a pas que le saumon comme poisson. Il y a la truite. Je reviens toujours sur le poisson parce que c'est pour moi un baromètre. Sur la rivière Nicolet, qu'on voyait comme une rivière de boues - lorsqu'on passe sur la route 20, on le voit souvent, il y a trois, quatre rivières
255 qui se ressemblent, la Nicolet, c'est une rivière anonyme et banale - et bien à force de

travailler, et avec vraiment les moyens du bord, et à nettoyer, et à convaincre la population que c'est leur rivière, et que personne ne peut leur enlever, les gens là-bas, en haut de Victoriaville, ont fait un des plus jolis parcours de pêche à la truite qui soit.

260 Et la pêche à la truite a une autre qualité. C'est une activité éminemment démocratique. Ça ne coûte pas cher et ça permet souvent à des jeunes ou à des gens de milieux moins favorisés de goûter, de comprendre ce que c'est qu'une belle nature sauvage.

265 J'ai parlé des poissons. Et je continue à parler de réappropriation. Je pense aux gens de Grandes-Piles dans la Mauricie, qui se sont débattus pendant des années pour que les compagnies forestières comprennent qu'une rivière, ce n'est pas une autoroute à pitoune. Bien, cette année, pour la première fois, il n'y a plus de billots sur l'eau, il n'y a plus de billots dans l'eau et les gens de Grandes-Piles, pour la première fois, depuis, je pense, 90 ans, vont avoir une marina, c'est-à-dire qu'ils peuvent sortir en bateau sans craindre de se faire éventrer par une
270 pitoune qui arrive à toute vitesse.

Les gens de baignade à Québec, un autre groupe de joyeux contestataires, sont en train de demander à ce que l'on puisse avoir accès au fleuve près de Québec pour s'y baigner. Ce n'est pas évident. Si vous connaissez Québec, vous savez de quoi je parle. Et au point que
275 la plage des Foulons, où, moi, je me suis baigné à la fin des années 50 et au début des années 60, qui a disparu au profit de citernes de pétrole et d'une extension du port de Québec, et bien, la plage des Foulons va renaître l'an prochain. Vous avez pas idée de ce que ça peut représenter comme symbole à Québec. On peut avoir réaccès au fleuve.

280 Et ce n'est même pas encore là des groupements contestataires, c'est bien souvent des conseillers à des hôtels de villes qui se sont élevés contre le fait que la population ne pouvait plus avoir accès au fleuve. C'est donc ce que j'appelle des réappropriations tranquilles.

285 Et en terminant, parce que je pense que ça achève, une des plus belles preuves -- moi, dans mon bouquin «La passion du Saint-Laurent», j'ai tenté de recenser ce qui existe comme auberges, restaurants, gîtes du passant au bord de l'eau. Il y a une place où il n'y en a pas, c'est à Montréal. Pour une raison ou pour une autre, à Montréal, si vous trouvez une place où manger au bord de l'eau, à part apporter votre sandwich et manger au bout du quai, vous êtes chanceux. Il faut aller ou à Sainte-Anne-de-Bellevue ou à Pointe-aux-Trembles, un peu à
290 Lachine. Il y a Lachine, c'est vrai. Il n'y a pratiquement rien à Montréal.

Partout ailleurs, vous avez maintenant la chance et la possibilité de faire du tourisme fluvial en restant les deux pieds sur terre. Et ça fait une floraison de petits gîtes au nom évocateur, comme «L'Auberge du grand fleuve» dans le village à l'autre nom évocateur, qui
295 s'appelle Les Boules, près de Métis-sur-Mer en Gaspésie, et qui est situé directement sur le quai, au bord de l'eau. Et de ce genre de petits endroits, que ce soit sur le fleuve, que ce soit sur le Saguenay, que ce soit sur le Saint-Maurice, les gens trouvent une nouvelle fierté à s'y installer, à le montrer et à y goûter.

Et je disais dans un article: «Voir le soleil se coucher à la pointe ouest de l'île-aux-Lièvres entre Saint-Siméon et Rivière-du-Loup, alors que passe une volée de canards Eider, marque pour toujours la mémoire des explorateurs d'un soir.» Et c'est pareil si on est dans le chenal-du-Moine à Sainte-Anne-de-Sorel. C'est pareil si on se promène près de Montmagny et qu'on regarde l'île-aux-Grues. C'est pareil si on est à Saint-Fulgence sur la batture du Saguenay et qu'on voit tout simplement passer une goélette qui se promène. C'est pareil si on fait le bord de l'eau, si on se promène sur le bord de l'eau, si on goûte à l'eau, si on y dort, si on y mange et si on se rend compte à quel point localement des efforts sont faits, des efforts absolument gigantesques. On n'a pas idée de ce que les gens mettent comme coeur pour se réapproprier leurs cours d'eau.

Et c'est l'invitation que moi, je vous lance, si vous voulez voir ce que c'est, prenez le bord de l'eau, cet été ou même cet hiver - c'est amusant la pêche blanche - et allez voir comment notre société est en train de changer. Merci.

Mme GISELE GALLICHAN, commissaire :

Grand merci, René. J'ai oublié de vous dire tout à l'heure qu'à la fin des trois prestations, mon collègue, monsieur Camille Genest, va communiquer à son tour avec vous et vous appellera à procéder à quelques échanges avec nos trois invités.

Je vais maintenant vous lire quelque chose de beau aussi, parce que ce qu'on vient d'entendre, c'était très beau.

«Il est là au milieu de nous, au milieu de notre vie, mais nous le voyons rarement, du moins à Montréal. Il est là comme le coeur au milieu de la poitrine et il bat. Il bat la mesure des inondations saisonnières que lui impose le soleil d'avril et les pluies d'automne, comme il bat la mesure des marées journalières que lui impose la lune. Il coule devant nous, entre nous. Il coule devant notre indifférence et à travers nos urgences. Il passe depuis si longtemps, que nous ne le regardons plus.»

Voilà la plume de Jean O'Neil trempée tantôt dans l'azur, tantôt dans le tumulte printanier de nos ruisseaux et rivières, tantôt dans le Saint-Laurent lui-même et probablement dans cet endroit du fleuve où l'eau est étrangement chaude et limpide, un endroit secret qui est situé quelque part dans l'archipel des vingt et une îles en aval de l'île d'Orléans et que seuls les amis du Capitaine Lachance ont le droit de connaître. Mais il en a des amis le Capitaine Lachance grâce à son agent de relations publiques, Jean O'Neil.

Jean O'Neil nous a aussi présenté les gens de l'île-aux-Grues, les gens de Cap-aux-Oies, les gens d'Oka et plus récemment, dans sa récente publication «Les montérégiennes», les gens de la Montérégie, ces gens dont on dit qu'ils font la patrie, qu'ils sont la patrie. Incorrigible curieux nous dit son curriculum vitae, il est l'auteur d'une vingtaine d'ouvrages, sans

oublier ses collaborations littéraires. Et je vous cite très brièvement ce que Réginald Martel de Radio-Canada et de la Presse a dit de lui - je crois que c'était lors de, je ne sais pas, peut-être la plus récente publication - alors Réginald dit ceci:

«Puisqu'il faut trouver des points de comparaison, je risquerais les noms d'Alphonse Daudet et de Jacques Ferron. Le côté Daudet, c'est la finesse du récit, ses effets, ses surprises, sa fantaisie. Et pour Ferron, c'est autre chose. Il s'agit d'une immense curiosité pour le pays et ses habitants.»

Alors, vous allez délicieusement apprendre ce que signifie l'eau pour Jean O'Neil.

M. JEAN O'NEIL :

Merci, madame Gallachan. Merci de m'avoir invité et merci à vous d'être venus.

Ma première prise de conscience du problème de l'eau remonte à ma très tendre enfance.

Nous habitons sur une ferme dans la banlieue de Sherbrooke et le puits peu profond était à une centaine de mètres de la maison. La situation financière de mes parents ne permettait pas de le faire creuser davantage, et encore moins de le rapprocher. De sorte que, la canicule venue, le puits s'asséchait et les quatre garçons traversaient la route avec des seaux pour aller s'approvisionner au robinet de la grange des Bradley.

Quotidiennement, il fallait au moins deux seaux pour la cuisine, et trois ou quatre pour les cabinets.

Inutile d'ajouter que, pour éviter de trop nombreuses parades, les pipis se faisaient derrière notre propre grange et que nous n'allions jamais courir les bois sans avoir glissé quelques feuilles de papier hygiénique dans nos poches.

Je me souviens aussi qu'à l'école, si mai était trop sec, les religieuses nous faisaient prier et, le dimanche à l'église, on substituait volontiers les oraisons de l'ordinaire par celles pour demander la pluie.

«Ô Dieu en qui nous avons la vie, le mouvement et l'être, accordez-nous la pluie dont nous avons besoin, afin qu'étant suffisamment soutenus par les biens temporels, nous recherchions avec plus de confiance les biens éternels. Par Jésus-Christ notre Seigneur.»

À la secrète, c'était:

«Laissez-vous apaiser, Seigneur, par ces offrandes, et accordez-nous le secours opportun d'une pluie suffisante.»

385 Finalement, au moment de la Postcommunion, cela devenait:
 «Donnez-nous, s'il vous plaît, Seigneur, une pluie salubre et répandez
 miséricordieusement les eaux du ciel sur la surface desséchée de la terre.»

390 Cette première expérience des problèmes de l'eau se doublait de mes lectures dans
 l'Encyclopédie de la jeunesse où l'on voyait, en caravane, les Touaregs conduire leurs
 chameaux près du squelette de l'un d'eux, à moitié enfoui dans le sable.

395 La radio, les journaux nous annonçaient chaque année des inondations printanières
 dévastatrices, surtout dans la Beauce, le long de la rivière Chaudière.

 Ainsi ai-je appris très jeune que l'eau n'est pas toujours au bon endroit au bon moment.
 Mais l'eau m'a conduit à des découvertes très importantes.

400 Dans la baissière où était notre puits naissait également un ruisseau quelconque.
 Toutefois, il n'était pas rendu de l'autre côté de la grange qu'il nous permettait déjà d'y faire
 barboter quelques canards. J'y passai de longues heures à pêcher des têtards pour les voir
 devenir grenouilles dans un pot.

405 Je n'étais pas cruel, j'étais ignorant.

 En contournant le potager pour s'en aller chez le voisin, l'eau faisait un dévion qui
 emmenait le ruisseau sous la route nous reliant à la ville. Vilains enfants que nous étions! Au
 printemps, avec mes frères et mes voisins, nous bloquions le ponceau avec de la neige et, le
 temps que nos parents s'en aperçoivent et ne viennent saboter nos travaux avec messieurs
 410 Hubbard, McLean et Bradley, nous avions réussi à inonder la route et les champs en amont.

 Cachée sous les réprimandes, il y avait un peu d'admiration mais nous faisions
 semblant de ne pas nous en apercevoir.

415 Au-delà du ponceau, l'eau emmenait le ruisseau sur le terrain de golf où elle me fit
 connaître les grenouilles, les écrevisses, les couleuvres, que je me mettais dans le cou pour les
 faire sortir par ma culotte, les rats laveurs, toute une variété d'arbres et d'arbustes, des
 oiseaux, des papillons et des fleurs, des fleurs à n'en plus finir, cachées dans l'herbe, les
 bosquets et les bois. Sans compter les pommiers et les cerisiers qui m'offraient de quoi
 420 mâchouiller chemin faisant.

 L'eau m'intronisa également à la géographie, car en suivant le ruisseau, je découvris les
 collines, les vallons, les étangs, les marais, les marécages.

425 Après avoir traversé le terrain de golf à la diagonale, l'eau m'invitait sur la ferme de
 monsieur Grime, parmi des champs de hautes herbes, puis au-delà du chemin Beckett, nous
 entrions ensemble en forêt où une série de belles chutes emmenait mon ruisseau à la rivière.

La rivière, c'était la Saint-François, mais mon ruisseau n'avait pas de nom. Peu importe, il m'avait sorti de chez moi pour m'emmener ailleurs par la magie de l'eau, et je n'ai jamais cessé de suivre la magie de l'eau.

Au collège, je l'ai d'abord suivie par la fenêtre de la classe où je m'ennuyais à mourir. Je regardais la rivière Magog rejoindre la Saint-François pour couler tout doucement vers les monts bleus de Stoke, et j'aurais voulu couler avec elle jusqu'au lac Saint-Pierre où elle rejoint la Yamaska et le Richelieu parmi les roseaux et sous les saules dans des labyrinthes de chenaux. Mais j'entendais soudain une voix:

- Monsieur O'Neil, pouvez-vous nous répéter ce que je viens de dire?
- Vous venez de dire que tout triangle rectangle inscrit dans une circonférence a, pour hypoténuse, le diamètre de cette circonférence.
- Monsieur O'Neil, veuillez prendre la porte.

Dans le corridor, on ne voyait plus la rivière, même que je ne voyais plus rien dans ma confusion la plus intime.

M'en voulez-vous de vous parler de mes propres histoires au lieu de vous dire: «Vous devriez», «Nous devrions», «Il faut que ci», «Il faut que ça»?

Avec les multiples variantes de la vie, mes propres expériences sont les vôtres selon des paramètres auxquels personne n'échappe. Notamment, que votre corps et le mien sont constitués d'eau à 60 %; que nous perdons au moins deux litres et demi d'eau par jour et qu'il faut les récupérer quotidiennement. Cela peut se faire en mangeant des concombres, qui contiennent 95 % d'eau, des fraises, qui en contiennent 90 %, en mangeant des pommes, qui en contiennent 82 %, des pommes de terre, qui en contiennent 75 %, des oeufs, qui en contiennent 66 %; en buvant du lait, qui en contient 87 %, et en buvant de l'eau qui, comme par hasard, en contient 100 %. Aucune statistique pour la bière, le vin et le whisky.

Fort de cette nutrition adéquate, je reviens au pays et à ses eaux.

Le Québec est un réservoir d'eau et, fort méconnue, c'est sa première richesse naturelle. On évalue le territoire québécois à 1 546 636 km² et son territoire maritime à 184 600 km², ce qui ne comprend que le fleuve et une portion de golfe mal définie, pour une proportion d'eau de 11 %. Mais attention, les lacs Memphrémagog, Mégantic, Saint-Jean et Mistassini ne sont pas dans ces chiffres, pas plus que les réservoirs Cabonga, Baskatong, Gouin, Manicouagan et autres. Et le nord du Québec est littéralement grêlé de lacs, à tel point qu'une carte à petite échelle nous met au défi de savoir s'il y a plus de terre que d'eau.

Oui, le Québec est un réservoir d'eau et l'eau raconte l'histoire du Québec, car tout s'est passé par les chemins de l'eau.

Cartier arrive par le golfe et, en s'y reprenant à deux fois, il se rend jusqu'à Montréal où il est stoppé par le saut Saint-Louis, devenu pour nous les rapides de Lachine.

475 Immédiatement après lui, Roberval envoie des hommes remonter le Saguenay jusqu'au lac Saint-Jean.

480 Soixante-sept ans plus tard, voici Samuel de Champlain qui décide de s'attaquer aux rapides du saut Saint-Louis. Peine perdue, même que deux de ses hommes s'y noieront. Il se consolera en remontant le Richelieu jusqu'au lac qui porte son nom, et en remontant l'Outaouais jusqu'au lac Nipissing, la baie Georgienne et le lac Huron.

Ensuite, ce sont les missionnaires et les coureurs des bois qui prendront la relève.

485 Il y a, dans le vieux Montréal, une ruelle Chagouamigon, et il y a, au bout du lac Supérieur, une baie Chequamegon, ainsi qu'une rivière Montréal et une ville Radisson dans l'État du Wisconsin. La relation entre ces endroits, ce sont les chemins de l'eau que Radisson et Des Groseillers empruntèrent pour amorcer le commerce des fourrures, fourrures qui furent l'or de la Nouvelle-France. Par les chemins de l'eau, ce commerce emmena les nôtres jusqu'aux Rocheuses à travers les vastes plaines, et jusqu'aux solitudes nordiques.

490 Quand le marché de la fourrure périclita, ce fut le marché du bois qui prit la relève et voilà nos hommes repartis, remontant le Saguenay, la Shipshaw, la Chaudière, la Saint-François, le Saint-Maurice, la Gatineau, la Lièvre et quelle autre encore?

495 Chemins de la prospérité, les chemins de l'eau furent aussi, et surtout, les chemins de la guerre. Je suis féroce-ment opposé à la guerre mais mon opposition n'y changera jamais rien et je suis muet d'admiration devant les exploits de ceux qui se sont combattus, autant sous le régime français que durant les escarmouches de la révolution américaine et durant la guerre de 1812.

500 Mon admiration ne va pas à leurs exploits guerriers mais bien à leur vaillance sur les chemins de l'eau. Ces chemins sont également praticables en hiver. On marche mieux sur une rivière gelée qu'à travers une forêt touffue, et un François Hertel avec sa troupe, de même qu'une couple de frères Lemoyne eurent tôt fait de remonter la Chaudière, la Saint-François et le Richelieu pour aller porter la guerre en Nouvelle-Angleterre.

510 Plus remarquables encore sont les va-et-vient lors des affrontements qui marquent la naissance des États-Unis. Un seul exemple, Robert Rogers et sa troupe qui partent d'Albany, dans l'État de New-York, qui descendent le Richelieu jusqu'au lac Saint-Pierre, se présentent à l'embouchure de la Saint-François où ils incendient le village abénaki - de notre aimable invitée, madame O'Bomsawin - remontent la Saint-François jusqu'aux Grandes Fourches, prennent la rivière Magog, le lac Memphrémagog et, par une suite de passe-passe que je ne comprends pas trop, s'en vont rejoindre une brigade sur le fleuve Connecticut.

515 On pourrait citer Benedict Arnold, aussi, qui remonta ce même Connecticut, pataugea dans les marais de sa source, se rendit jusqu'à la Chaudière et vint attaquer Québec en pure perte.

520 Ils ne sont pas seuls. Je ne veux surtout pas louer leurs exploits guerriers, mais ces gens-là, et il y en aurait des centaines à nommer, prenaient les chemins de l'eau comme vous et moi prenons le métro. Un portage, pour eux, était tout simplement une correspondance qui les orientait vers un autre bassin, une autre destination.

525 Aujourd'hui, nous avons des aventuriers qui s'attaquent aux Torngat, aux pôles, voire à l'Everest, mais je n'en connais pas qui aient l'endurance et l'audace d'emprunter encore, à l'aviron et à pied, les chemins de l'eau de mon pays.

530 Il faut dire que, depuis un siècle, les chemins de l'eau en ont pris pour leur rhume avec les arrivées du chemin de fer et de l'automobile. Sur des routes parallèles à nos cours d'eau, nous avons développé des réseaux autonomes et notre fleuve, nos rivières sont devenus, pour un temps, les égoûts de notre civilisation industrielle.

535 Les choses se corrigent petit à petit et nous redécouvrons l'eau pour notre plus grand plaisir.

 Mais d'où vient l'eau?

540 C'était dans l'Encyclopédie de la jeunesse, ça aussi. Mélangez de l'hydrogène et de l'oxygène dans un ballon et agitez. Il ne se passe rien. C'est l'air tel que nous le respirons, avec azote en moins. Ajoutez-y une étincelle électrique et boum! l'explosion a créé une goutte d'eau.

545 J'appelle cela le paradoxe de l'eau. Vous savez probablement que la mante religieuse, un insecte très suspect, dévore habituellement le mâle avec qui elle vient de s'accoupler. Et voici le paradoxe de l'eau. L'eau a besoin du feu pour que s'accouplent l'hydrogène et l'oxygène. Ensuite, l'eau servira à éteindre le feu.

 D'où nous vient l'eau?

550 Nous ne le savons pas avec certitude. D'aucuns prétendent que notre planète, immense boule gazeuse, s'est un jour enflammée et que la combustion a créé l'eau de nos océans, de nos rivières, de notre atmosphère. Une théorie plus récente soutient que la Terre a été bombardée par des comètes qui n'étaient que de gigantesques balles de neige.

555 La science finira peut-être par résoudre l'énigme, mais il ne faut pas attendre la science pour respecter l'eau.

À ce sujet, j'ajouterai volontiers que les écologistes sont souvent de sacrés fatigants qui nous prennent tous pour des imbéciles. Le malheur, c'est qu'ils ont souvent raison.

560 Les grandes entreprises de la révolution industrielle n'étaient sans doute pas conscientes des dommages qu'elles pouvaient causer en déversant n'importe quoi n'importe où. Sans doute faut-il encore les surveiller et faut-il mettre en place des mécanismes de contrôle adéquats, car il est bien évident que si nous ne traitons pas bien l'eau, l'eau se vengera en s'occupant de nous.

565 Mais les écologistes ne doivent pas aller trop loin eux non plus. La prolifération du phoque dans les eaux du golfe est une malédiction, comme la nuée des oies blanches sur les terres agricoles de la Côte-du-Sud au printemps et l'envahissement des vergers des Cantons-de-l'Est par les chevreuils.

570 L'eau est notre plus grand trésor et je ne voudrais pas qu'un amas de lois et de règlements empêchent monsieur Morneau d'aller pêcher la petite truite dans les ruisseaux de Baie-des-Rochers ou mon ami Jacques de faire de la voile sur le lac Memphrémagog.

575 Je terminerai en citant deux écrivains émérites qui ont parlé de l'eau. Paul Valéry, d'abord:

«Comment ne pas vénérer cet élément essentiel de toute vie! Considérez une plante, admirez un grand arbre et voyez en esprit que ce n'est qu'un fleuve dressé qui s'épanche dans l'air du ciel. L'eau s'avance par l'arbre à la rencontre de la lumière. Où l'eau existe, l'homme se fixe. Quoi de plus nécessaire qu'une nymphe très fraîche? C'est la nymphe et la source qui marquent le point sacré où la vie se pose et regarde autour d'elle.

580

Le langage lui-même est plein des louanges de l'eau. Nous disons que nous avons soif de vérité. Nous parlons de la transparence d'un discours. Nous répandons parfois un torrent de paroles. Le temps lui-même a puisé dans le cours de l'eau pure la figure qui nous le peint.»

585

Et Saint-Exupéry, maintenant:

«Eau, tu n'as ni goût, ni couleur, ni arôme. On ne peut pas te définir. On te goûte sans te connaître. Tu n'es pas nécessaire à la vie, tu es la vie. Tu nous pénètres d'un plaisir qui ne s'explique point par les sens. Avec toi rentrent en nous les pouvoirs auxquels nous avons renoncé. Par ta grâce s'ouvrent en nous toutes les sources taries de notre coeur. Tu es la plus grande richesse qui soit au monde et tu es aussi la plus délicate. Toi si pure, Ô ventre de la terre.»

590

595 Oui, l'eau est notre univers et par elle, nous sommes sur terre pour en jouir notre vie durant avant d'aller jouer dans l'au-delà.

Mme GISÈLE GALLICHAN, commissaire :

600

Merci beaucoup.

605

Connaissez-vous la troupe de danse Abénakis d'Odanak? Peut-être oui, peut-être non. Quoi qu'il en soit, je vous en présente la directrice, Nicole O'Bomsawin, qui se fait ainsi l'ambassadrice de sa nation partout au Québec et outre-mer.

610

Bachelière en anthropologie ethnologie, madame O'Bomsawin a obtenu une maîtrise en muséologie, il y a près d'une dizaine d'années. Et après avoir été, entre autres, directrice de projet à la Société d'histoire d'Odanak, elle est devenue, en 1984, directrice du musée des Abénakis d'Odanak. Puis elle s'en est absentée. Elle est allée enseigner l'anthropologie au Cégep de Drummondville, en 89, mais elle est de retour à la direction du musée des Abénakis depuis 1993. Elle vous invite sans doute à aller le visiter.

615

Nous lui avons demandé de nous parler de l'eau dans l'histoire et la culture des nations amérindiennes, et en particulier de la sienne. Nous lui avons demandé de nous livrer ce témoignage avec toute sa sensibilité, avec son bagage de connaissances et toutes les belles images, toutes les images vraies qui sont rattachées à l'expression de l'authenticité qui est la sienne.

620

Madame O'Bomsawin.

Mme NICOLE O'BOMSAWIN :

625 Alors, ça me fait plaisir d'être ici. Je pense que ça serait de mise d'abord de commencer par vous faire un chant - on m'a présentée comme une directrice de danse - donc de faire un chant qu'on fait chez nous en hommage à l'eau. Alors, c'est un simple chant qui remercie pour l'eau, qui remercie l'eau.

630 On a parlé de l'eau de différentes façons. On a parlé de l'eau, puis moi, ça me donnait plein d'images. Ça me rappelait plein de souvenirs, cette approche de l'eau. Oui. Je n'ai pas le goût de vous compter mon enfance, mais ça m'a réveillé plein de choses en moi, cette idée du petit ruisseau qui coulait derrière, qu'il ne fallait pas trop aller y jouer, puis la rivière.

635 Parce que moi, j'habite la rivière Saint-François, cette rivière Saint-François qu'on a parlé dans l'histoire, qui est importante dans l'histoire du Québec. Alors, cette rivière Saint-François que nous, nous appelions Alsigôntegok, qui veut dire la rivière aux algues, et cette rivière-là -- donc, nous, nous nous appelions les Alsigôntegokwiak, les gens qui habitent la rivière Saint-François ou la rivière aux algues.

640 Alors, c'est un peu comme ça, c'est un peu pour vous donner l'idée que ces chemins d'eau étaient aussi des chemins d'identité, des chemins qui permettaient à des populations de se reconnaître entre elles et de s'identifier comme ça d'après les cours d'eau qui étaient sillonnés, les Etchemins, par exemple, ou d'autres nations qu'on nommait d'après les cours d'eau sillonnés.

645 Donc, après ça, bien sûr, on a rencontré des gens qui sont venus par la grande eau, qui sont venus et puis qui ont changé le nom de nos rivières. Alors, on parle des lacs et des rivières. Comme par exemple, on parlait du lac Memphrémagog, ce lac que, nous, on appelle Mamlabagag, c'est un nom abénakis. Le lac Massawippi, c'est un nom abénakis aussi. Donc, 650 ça indique aussi les lieux où les gens habitaient, quelles étaient les nations qui habitaient ces régions-là dans la géographie, dans le territoire du Québec. D'après les noms qu'on retrouvent, on peut retrouver, savoir l'origine des nations qui ont habité ces régions.

655 Il y avait également des points de rencontre. La rivière, c'était la rivière qui -- c'est sûr que les peuples habitaient près des rivières. C'était le chemin, c'était le cours d'eau, tout ça. Mais il y avait également les points de rencontre pour faire le troc, pour faire les échanges, ces chemins-là qui ont été habilement utilisés plus tard pour la traite des fourrures. Les endroits étaient déjà reconnus par les nations autochtones, étaient déjà visités. Et les gens ont dit: «Bien, c'est des belles places, on va aussi...» Puis il y a eu des postes de traite qui se sont 660 ouverts un petit peu partout, aux endroits qui étaient déjà connus par les Autochtones, il y a de ça des années, des années avant, avant que les Européens arrivent ici.

Ça, c'est des choses que vous savez peut-être, mais j'aimerais vous parler un petit peu plus, aller plus profondément dans la culture, par exemple vous parler de la symbolique de l'eau

665 chez les Autochtones. On sait que c'était un chemin qui était utilisé, mais au-delà de ça, au-delà du commerce ou des chemins d'eau, qu'est-ce que l'eau signifie, que représente cette eau.

Alors, l'eau, d'abord vous dire, chez les Abénakis - parce qu'on m'a demandé de parler de ma nation, donc ça me fait plaisir d'en parler - donc, chez les Abénakis, l'eau, les femmes
670 étaient les gardiennes de l'eau, alors que les hommes étaient les gardiens du feu. Alors, chez nous, on partageait un pouvoir. Je dis ça souvent que, bon, dans certaines nations --

On nous demande toujours, quand on des connaît des nations, puis quand on a affaire aux anthropologues, je ne sais pas les écologistes, mais les anthropologues, on nous
675 demande souvent: «Ah! mais vous, vous étiez sédentaires ou nomades, semi-nomades ou patriarcal ou matriarcal?» Alors, nous, les Abénakis, on fait tout fausser ces données-là, parce que les Abénakis étaient à la fois semi-nomades ou semi-sédentaires et justement les pouvoirs étaient partagés. Ce n'était pas tout à fait patriarcal et pas tout à fait matriarcal. Il y avait des pouvoirs partagés, puisque les femmes étaient les gardiennes de l'eau et les hommes
680 les gardiens du feu. Donc, chacun avait un pouvoir de la vie. C'était le pouvoir de la vie.

Donc, pour ce qui est de l'eau dans la symbolique, comme les femmes étaient les gardiennes de l'eau, tout ce qui touche à l'eau, tout ce qui était lié, par exemple, à l'agriculture ou autres, bon, c'était les femmes qui devaient apporter l'eau, l'eau qui guérit également, parce
685 qu'il y avait également l'eau minérale. Et vous connaissez peut-être l'eau abénakis - je n'ai pas de profit là-dessus, je vous dis ça en passant - mais c'est une eau minérale qui est connue beaucoup par les Québécois. Et c'est une source qui n'est pas loin, qui est sur le bord de la Saint-François.

Alors, c'était une eau qui était utilisée par les Abénakis pour la guérison. Et cette eau, quand les gens ont décidé d'en faire un petit peu le commerce, les Abénakis ont dit: «Bien, nous, ça fait longtemps qu'on sait que cette eau-là existe, qu'elle est tout près d'ici, mais pour nous, elle est utilisée pour guérir. C'est une eau qui guérit.»

Et on dit dans notre histoire, on croit que cette eau-là, c'est l'esprit de la mer qui est venu avec nous. Parce que nous, on habitait -- on sillonnait le territoire qui part de l'Atlantique. Donc, on avait goûté à l'eau salée. Et quand on s'était rendu sur le bord de la rivière Saint-François, tout près du lac Saint-Pierre, donc on n'avait plus d'eau salée là, et on a découvert cette source-là d'eau minérale. Et nous avons dit que c'était l'esprit de la mer qui nous avait
700 suivis jusque là. Donc, moi, j'aime bien cette notion-là. Le côté scientifique vous dira que c'est la mer de Champlain qui s'est retirée, mais ça, c'est des histoires.

Autrement, peut-être, je pourrais vous parler d'un objet ici, une tasse d'eau - j'ai apporté ma tasse d'eau - une tasse qui est fabriquée dans le noeud d'un arbre, creusée dans le
705 noeud d'un arbre et que chacun portait sur lui. Donc, on pouvait s'abreuver à chaque cours d'eau, à chaque source. Puis c'est un signal aussi pour les autre Autochtones qui passaient, surtout quand on était nomades. On mettait la tasse d'eau à l'arbre et ça indiquait qu'à cet

710 endroit-là, l'eau était bonne à boire. Si on la mettait de ce sens-là, ça veut dire que c'est bon, on peut la prendre; mais si on la mettait de l'autre côté, ça voulait dire: «Ne touchez pas, ne buvez pas».

715 Donc, il y avait déjà, à une certaine époque, de l'eau qui rendait malade. Et on s'en rendait bien compte, sans connaître tous les noms des bactéries qui y habitent, mais on savait qu'on ne pouvait pas la boire. Donc, à ce moment-là, on signalait aux autres qui étaient de passage après nous, que l'eau n'était pas bonne à boire.

720 Il y a d'autre chose qui est passé aussi dans la nation, dans l'histoire. Par exemple, toutes les légendes par rapport à l'eau, toute cette expression. Il y a peut-être des anecdotes que j'ai vécues, moi-même, quand j'étais plus jeune, parce que j'ai toujours --

725 Vous ne l'avez peut-être pas vu, mais j'ai les cheveux longs. Donc, mon grand-père me disait qu'il ne fallait pas, quand je me peignais les cheveux, il ne fallait pas que je laisse tomber mes cheveux à l'eau parce qu'ils se seraient transformés en serpent. Et moi, je croyais ça. Donc, il fallait donc rapporter les cheveux avec moi, puis les mettre -- les apporter chez nous, parce que je ne voulais pas que mes cheveux deviennent des serpents.

730 Parce que moi, je me baignais dans la rivière. Je me baignais dans cette rivière Saint-François quand j'étais jeune. Aujourd'hui, ce n'est plus possible. On espère que d'ici quelques années, ce sera de nouveau possible. Mais pour l'instant, on l'habite l'hiver la rivière. Alors, on fait la pêche sur la glace et on se rend jusqu'au lac Saint-Pierre où on fait la pêche sur la glace aussi. Mais je ne jette toujours pas mes cheveux à la rivière ni au lac.

735 D'ailleurs, il y a aussi cette imagerie. Si on continue dans la légende un peu, chez nous sur le territoire, il y a un endroit, il y a un bois. Et puis dans ce bois-là, il y a plusieurs sources, il y a un marais, il y a le bord de la rivière. Et les Anciens nous amenaient -- moi, je me souviens d'être partie avec mes oncles, le plus vieux, pour aller découvrir les plantes qu'il y avait dans ces endroits-là, puis les plantes qu'il y avait autour de la source, les plantes qu'il y avait autour du marais et puis près de la rivière, pourtant on n'était pas loin, puis c'était toutes des plantes qui étaient différentes et qui nous aidaient à soigner des choses différentes aussi. Alors, ça, ça m'épatait, parce qu'on avait tout ce qu'on avait besoin dans le fond pour survivre dans ce coin-là. D'ailleurs, c'est une des plus belles réserves du Québec. Je dis ça parce qu'on faisait des blagues.

745 Pour continuer dans la légende et dans le symbole, je vous dirais que justement dans ce bois, il y a une source qui porte le nom de Odaskwin, Odaskwin qui est un personnage légendaire, que personne -- en tout cas, mon grand-père dit qu'il a existé, qu'il l'a vu, lui. Mais c'est quelqu'un qui habitait, qui n'était pas un Abénakis, qui habitait près de là et qui était un petit peu à l'écart de la communauté. Et puis à un moment donné, il a disparu, on n'a jamais retrouvé ses traces, sauf qu'il y a toujours une source qu'on appelle Odaskwin. Donc, les

750 Anciens nous disent que Odaskwin s'est transformé en eau. Donc, on peut s'abreuver à cette source-là, qu'on aura toujours de quoi à boire si on va dans cette partie-là du bois.

Autrement que ça, près des rivières, donc entre le marais et la rivière, il y a des personnages qui sont habités par l'eau. Chez nous, dans l'histoire, dans la culture, il y a des
 755 personnages qui habitent les marais, des petits êtres. Avez-vous rencontré des petits êtres? Alors, des petites êtres. Moi, je ne les ai jamais vus. Je n'ai jamais eu cette chance, peut-être parce que je suis myope. Je n'ai jamais pu voir les petits êtres, mais mon grand-père les a vus ces petits êtres, des petits êtres qui étaient au marais, des petits êtres qui étaient près de la rivière et des petits êtres qu'il y avait dans la forêt. Puis avant d'entrer dans le bois, il fallait faire
 760 des offrandes pour ne pas que les petits êtres viennent nous jouer des tours.

Alors, moi, j'ai été un petit peu élevée dans cette optique-là, en ayant aussi à l'idée le respect de l'eau. Parce qu'on parlait de Saint-Exupéry qui disait que l'eau, c'est la vie, mais chez nous aussi, l'eau, c'est celle qui permet la vie, c'est celle qui l'entretien et c'est la vie, dans
 765 le fond. Alors, je suis bien d'accord avec Saint-Exupéry, mais je pense qu'on avait aussi cette façon-là de concevoir l'eau dans notre culture.

D'ailleurs, pour faire une farce, on ne faisait pas des cérémonies, des prières puis une messe pour faire venir la pluie. Nous, on faisait une danse. Je ne peux pas vous la faire, là,
 770 parce que ça prend... mais on faisait une danse pour faire venir la pluie. Souvent, les gens nous disent: «Ah! bien, ça, c'est très folklorique. Les Indiens qui font la danse de la pluie, c'est Hollywood.» Bien, non, ce n'est pas Hollywood. Nous autres, on cultivait le maïs et on avait des jardins. Donc, on avait besoin de cette eau. Donc, c'est sûr qu'on faisait appel au Créateur pour dire: «Bien, là, envoie-nous de l'eau, la terre a soif.»

775 Et d'ailleurs, la danse de la pluie, c'est une danse où on utilise des bâtons, où on frappe la terre pour marquer «la terre a soif». Alors, c'est la façon puis ça fonctionnait. Il y avait de la pluie. Les gens nous demandent: «Est-ce que ça fonctionne?» «Bien sûr que ça fonctionne.»

780 Puis je vous raconte une anecdote pour terminer là-dessus. C'est que bon, justement, le groupe de danse s'est produit à Drummondville lors du Festival mondial de Drummondville, que vous connaissez sans doute. Et en 87, je pense, on nous avait demandé d'ouvrir le festival. Alors, nous, on avait choisi la danse de la pluie pour ouvrir ce festival, parce que c'est
 785 une belle danse. C'est une belle chorégraphie, c'est bien. Puis on a dit: «Bon, on fait la danse de la pluie.» Alors, on a fait la danse de la pluie. Mais tout de suite après, on fait la danse du soleil; pour pas que personne soit choqué, on fait la danse du soleil après. Alors, quinze à vingt minutes plus tard, il y a un orage qui se lève et qui tombe. Ça tombe pendant une demi-heure. Mais là, ça tombe, c'était comme impossible. Et puis là, les gens, les officiels du
 790 festival sont venus nous voir pour nous dire de ne plus faire la danse de la pluie. Là, moi, j'ai dit: «Bien, voyons! vous n'êtes pas sérieux. C'est notre danse qu'on a fait pour cette année, pour le festival.» «Non, non, vous nous promettez de ne plus faire cette danse de pluie.»

Et puis, je ne sais pas si vous vous rappelez, en 87, mais en tout cas, il y avait un journaliste du Journal de Montréal qui a écrit, qui était là pendant qu'on a fait cette danse-là, qui a écrit qu'on était très forts parce qu'en même temps, à Montréal, il y a eu l'inondation.

Alors, c'est pour vous dire qu'on peut y croire ou pas. Mais de toute façon, nous, on est très attachés à cette eau-là. D'ailleurs, le printemps, pour nous, ça commence avec le départ des glaces sur les rivières et c'est le début de l'année. Ce n'est pas juste le printemps, pour nous, c'est le début de l'année et c'est un signal, l'eau.

Mais maintenant, aujourd'hui, ça se fait par des brise-glace ou des... je ne sais pas comment on appelle ça. D'ailleurs, il y en a un qui s'appelle Waban-aki, en passant. Alors, on brise la glace. Ce n'est plus comme avant. Parce qu'avant, je me souviens, quand j'étais plus jeune, plus petite, on gageait pour savoir à quel moment la glace était pour partir. Et on se rendait le soir, quand c'était tout près d'arriver, avec mes grands-parents, on se rendait sur le bord de la rivière pour entendre la glace se briser puis partir. En tout cas, ça, c'était une grande fête chez nous. On pouvait veiller tard cette journée-là. C'était une grande fête. Et puis après ça, c'était le moment des réjouissances. Même si c'était le carême, on se permettait de fêter, même si c'était le carême.

Une autre chose aussi qui est liée à l'eau, c'est tout le gibier. On a parlé du poisson, mais il y a le castor, il y a la loutre, il y a le rat musqué qui sont dans les rivières aussi, qui utilisent ces ressources-là. Alors, pour nous, tout ce qui est dans la rivière, ce n'est pas de la viande. Alors, nous, pendant le carême, quand tout le monde faisait maigre et jeûne ou jeûne, où on ne mangeait pas de viande pendant certaines journées du carême, bien, nous, on pouvait quand même manger du rat musqué ou du castor. Eux autres, ils allaient dans l'eau, c'était un peu des poissons.

Alors, c'était une façon de vous présenter un peu la culture peut-être d'une autre façon, mais pour vous dire que pour nous, l'eau c'est la vie, l'eau c'est sacré. D'ailleurs, quand il y a des cérémonies, on fait toujours des remerciements pour l'eau. Pour certaines nations, les gens vont dire que l'eau, c'est le sang de la terre. Alors, il y a différentes façons de voir.

Puis il y a des cérémonies où maintenant on fait -- peut-être que vous avez entendu parler de la loge à sudation, où on va faire en sorte que les gens justement ait ce rapport avec l'eau. On jette l'eau sur les pierres chaudes et les pierres sont les grands-mères, alors que la vapeur dégagée, c'est les grands-pères. Donc, c'est vraiment lié à la vie et au domaine du sacré.

Donc, tout ça, j'espère que ça vous a donné le goût de l'eau puis de venir faire un tour à Odanak, qui est à une heure et demie de Montréal. Bienvenue.

M. JEAN O'NEIL :

Je voudrais seulement faire une remarque. Peut-être que Saint-Exupéry était parent avec votre grand-père parce qu'il a rencontré un petit bonhomme, mais ce n'était pas dans les marais, c'était dans le désert.

Mme GISÈLE GALLICHAN, commissaire :

Alors, il y aura une petite pause de quinze minutes. Vous pouvez aller boire de l'eau. Et tout de suite après, mon collègue Camille Genest communiquera, comme je vous l'ai dit, avec vous.

(SUSPENSION DE LA SÉANCE)

(REPRISE DE LA SÉANCE)

LE PRÉSIDENT :

Après avoir entendu René Vézina, Jean O'Neil et Nicole O'Bomsawin nous parler, nous sommes maintenant convaincus que l'eau n'est pas réductible aux seules questions techniques, scientifiques et administratives mais comporte de réelles et importantes dimensions anthropologiques, culturelles, symboliques et esthétiques.

D'ailleurs, dans l'Antiquité, les anciens avaient porté l'eau au rang de divinité. Les Grecs, par exemple, avait la déesse de l'eau Amphitrite, qui était l'épouse de Poséidon ou le Neptune romain, le dieu de la mer et de l'eau. Ils ont eu un fils, Triton. Et le petit Triton a eu de nombreuses soeurs, cousines et petites cousines qui sillonnaient les mers, les fleuves, les rivières, les ruisseaux et les sources au nom aussi évocateur que Néréides, Naïades, Océanides, Nixes, Ondines, Sirènes, Nymphes, Dryades. Les Égyptiens d'ailleurs avaient Noun, qui était leur déesse de l'eau.

L'eau a souvent été présentée dans la littérature comme une expression de la vision binaire et manichéenne de l'univers. L'eau peut, d'une part, être cascades, torrent rugissant, chute tumultueuse, vague déferlante, déluge, débâcle. Elle peut donner la mort par noyade ou être le vecteur de maladies et d'épidémies.

Mais d'autre part, l'eau est fontaine, est plage, havre, baie, berge. Elle permet aux humains de nager, de boire, de se laver, de naviguer, de méditer.

Oui, méditer, c'est le but de notre soirée et c'est déjà bien amorcé. D'ailleurs, les méditants utilisent souvent l'imagerie mentale de l'eau, par exemple, un lac sans vent qui par sa représentation horizontale d'un bleu turquoise favorise la relaxation, stimule les ondes alpha qui augmentent la conscience et stimule également les endomorphines qui produisent la détente et le plaisir.

880 Alors, je vous demande de continuer à utiliser le lobe droit de votre cerveau, soit celui qui fait appel aux affects, aux valeurs, aux émotions. Et si l'eau est source de vie sur la terre, je vous invite maintenant à nous dire quelles sont les valeurs qui vous animent par rapport à l'eau. Si l'eau est la vie, quelle est l'eau pour vous? Qu'est-ce que la vie pour vous? Quelles sont vos perceptions?

885 Et malgré le fait que l'eau et le feu sont opposés, je vous invite à mettre de la chaleur dans l'expression de vos propos et j'invite une première intervenante, qui est madame Hélène Pedneault, qui a déjà manifesté son intérêt pour exprimer publiquement ses perceptions à l'égard de l'eau, et aussi nos trois invités à réagir selon leur inspiration aux propos qui seront
890 formulés par les intervenants de la salle.

Madame Pedneault.

Mme HÉLÈNE PEDNEAULT :

895 Merci. Alors je m'excuse, les gens qui me tournent le dos, je vous demande pardon, mais c'est comme ça. Alors, je vais parler en mon nom et au nom de la coalition Eau Secours! dont je fais partie depuis deux ans.

900 J'ai d'abord cherché EAU dans mon dictionnaire des symboles: il y en a 8 pages bien tassées. Dans toutes les religions, dans toutes les civilisations, dans tous les mythes, l'eau est source de vie, moyen de purification ou régénérescence, promesses de développement. Elle représente l'infini des possibles. Elle est un symbole universel de fécondité, de fertilité; symbole de pureté, de sagesse, de grâce et de vertu. Elle est l'origine et le véhicule de toute
905 vie, souffle vital: la sève est de l'eau. Avant de naître, on baigne dans l'eau amniotique. Quand on veut changer de vie, on dit qu'on veut retourner aux sources. Quand on retourne aux études ou qu'on entreprend une nouvelle formation, on dit qu'on va se ressourcer.

 Où est l'eau? Comme le dieu du petit catéchisme gris de notre enfance, l'eau est
910 partout, même dans les déserts, sous forme d'oasis, dans nos yeux, sous forme de larmes, sur nos corps, sous forme de sueur. L'eau est libre et sans attaches. Elle se laisse couler en suivant la pente du terrain ou en suivant le courant. L'eau s'abandonne. La force de l'eau est une force qu'on dit Yin, une force dite féminine. C'est peut-être pour ça qu'on veut l'asservir. Elle a aussi ses côtés sombres. La force de l'eau, on l'a vue au Saguenay à l'été 1997, on l'a vue à
915 Winnipeg et partout dans le mid-ouest aux États-Unis, on l'a vue en Chine. Elle s'insinue partout, elle va dans tous les sens. Lors d'un incendie, c'est souvent l'eau qui détruit tout, davantage que le feu parfois.

 Dans bien des pays, l'eau est une bénédiction. Dans bien des religions, le coeur des
920 sages est une maison où loge l'eau. On compare le coeur d'un sage à un puits, à une source. Et la parole du sage à la puissance d'un torrent. L'eau est aussi le symbole de la vie spirituelle:

925 eau du baptême, eaux de Pâques, eau de Sainte-Anne ou d'ailleurs. À moins que les humains l'ait salie, l'eau est une matière quasi-parfaite, pure, féconde, totalement transparente. Un philosophe chinois Wen Tsu dit que la nature de l'eau la porte à la pureté, elle possède une vertu purificatrice et pour cette raison, elle est considérée comme sacrée.

930 Le Veda dit : O riches eaux
Vous qui réglez sur l'opulence et qui entretenez le pouvoir propice et l'immortalité
Vous êtes les souveraines de la richesse qui s'accompagne d'une bonne prospérité.

Dans bien des mythes, il faut traverser un cours d'eau pour se purifier ou accéder à la connaissance. L'eau fait partie de tous les rites initiatiques. Tout lieu de pèlerinage a son point d'eau, sa source sacrée ou sa fontaine. L'eau guérit, comme l'a dit madame O'Bomsawin.

935 Eaux de pluie, eaux de mer, eaux tranquilles des lacs, eaux tumultueuses des rivières du nord. Les eaux calmes symbolisent la paix et l'ordre. L'eau est aussi la substance de la glace. L'eau est solidaire de la lune pour faire ses marées, deux fois par jour. L'eau, c'est la vie, c'est l'origine du monde. La notion d'eaux primordiales, d'océan des origines, est quasi universelle pour expliquer la création du monde.

940 L'eau, c'est le sang, c'est le sang de la terre comme on l'a dit tout à l'heure, c'est la sueur, c'est l'humidité. Elle correspond aussi à l'inconscient: l'eau est la parole des songes, celle dont les humains ne sont pas maîtres. Elle est le symbole des énergies inconscientes, des puissances informes de l'âme, des motivations secrètes et inconnues. L'eau éteint le feu jusqu'à le faire disparaître, et le feu fait bouillir l'eau jusqu'à l'évaporer, jusqu'à la faire disparaître en entier. L'eau est féminine, sensuelle et maternelle. Tout passe par l'eau. Même l'alcool a été surnommée eau de vie par les Blancs et eau de feu par les Amérindiens. L'eau est Mère et matrice, source de toutes choses.

950 On peut avoir soif de vérité, soif d'amour, soif de rêves, soit de connaissances, toutes soifs vitales pour une destinée humaine. Mais la soif principale avec laquelle nous naissons et sans laquelle nous ne pourrions pas vivre, c'est la soif de l'eau, cette chose évidente, toute simple, qu'on prend pour acquise, là où nous habitons, parce que nous avons la chance de posséder l'une des plus grandes réserves d'eau douce au monde. Parce que l'eau tombe du ciel, 955 parce qu'elle sort de la terre parfois en source jaillissante, parce qu'elle coule et s'infiltre partout, portée par son courant, parce qu'elle s'étale sur la terre en grandes surfaces, on la prend pour acquise.

960 On prête à certaines eaux des pouvoirs, des vertus guérissantes. Il y a des eaux miraculeuses, dit-on, des eaux de Pâques, des eaux qui réparent les énergies brisées. Il fut même un temps récent où l'on croyait que l'eau lavait tout. On pouvait y jeter tout ce qu'on voulait, tant qu'on voulait, simples citoyens ou multinationales: vidanges, mercure, BPC, purin de porc et autres coliformes. Jusqu'au moment où il a bien fallu se rendre compte qu'il fallait, de toute urgence, laver l'eau elle-même. Des gens avaient crié pourtant, depuis longtemps. Des

965 écologistes qu'on prenait – et qu'on prend encore – pour de doux illuminés avaient pourtant tiré sur toutes les alarmes possibles.

970 Mais il a fallu que l'eau se mette à attaquer les humains dans leurs corps pour qu'on perde notre surprenante naïveté, nous, les humains les plus savants, les plus informés, les plus évolués – nous vantons-nous – de toute l'histoire de l'humanité. L'eau ne pouvait plus se défendre seule contre nous, les barbares. L'eau est vivante. Dorénavant, elle avait besoin de nous, de ces mêmes barbares qui l'avaient salie, elle avait besoin que nous fassions de la conscience un nouveau mode de vie. L'eau avait besoin de nous pour rester vivante, comme nous avions besoin d'elle pour vivre. L'eau avait besoin de nous pour se laver, pour se nourrir, 975 pour se maintenir en vie. Mais elle, nous ne pouvions pas la brancher pour la prolonger. Nous avions déjà réussi à acidifier les pluies jusqu'à tuer des lacs entiers. Mais le plus beau de l'affaire, c'était que rien n'y paraissait. Donc, on pouvait continuer. On dit qu'il n'y a pas de lac plus beau, de lac plus clair, plus transparent qu'un lac mort, où toute vie a été tuée.

980 Nous aurions dû pourtant savoir depuis longtemps que la vie est un équilibre, un échange de bons procédés, d'alliances et de subtiles compromis avec les autres règnes vivants, animal ou végétal, et avec les 4 éléments: l'air, l'eau, le feu et la terre. Et comme nous sommes supposés avoir ce que les autres n'ont pas, c'est-à-dire un cerveau, nous portons en plus la responsabilité du bien-être de tous les règnes avec lesquels nous partageons cette terre. 985 Mais nous ne savons pas bien ce genre de choses. Nous savons tout le reste et même plus, mais nous ne savons pas vivre. Nous savons accélérer des particules, fissionner l'atome, guérir des maladies, communiquer dans l'instant d'un bout à l'autre de la planète, mais nous ne savons pas vivre.

990 Il fut un temps récent, aussi, où des Seigneurs aux pratiques féodales, qui avaient la conscience placée ailleurs que dans la vie, au fond de leurs poches, se mirent à reluquer l'eau comme une courtisane dont on pouvait acheter les faveurs. Ils se mirent à pomper l'eau invisible, l'eau de nos nappes phréatiques, celle qui dort ou circule sous nos pieds, selon qu'elle est libre ou captive. Ils n'avaient et n'ont encore qu'à posséder un terrain pour y pomper l'eau. 995 Selon la loi, qui est de leur côté, l'eau souterraine leur appartient s'ils sont propriétaires de la terre au-dessus, peu importe si la nappe phréatique s'étend sur 10 kilomètres à la ronde. Ils enfermèrent donc cette eau dans des bouteilles. Ils allèrent jusqu'à la coter en bourse, alors même que 2 milliards 400 millions d'êtres humains étaient privés d'eau au même moment où ils la cotaient en bourse. On se mit à traiter l'eau non pas pour ce qu'elle est, une substance vitale, 1000 mais comme une vulgaire marchandise dont on pouvait faire le commerce.

Tout cela se passe dans l'époque, dans le dernier quart du 20^{ième} siècle.

1005 Dans cette même époque, l'astrophysicien Hubert Reeves, objecteur de conscience et provocateur de conscience s'il en fût, dit, à la radio, le 15 mars 1999, que le 21^{ième} siècle devra être un siècle vert sinon nous ne nous rendrons pas comme espèce jusqu'au 22^{ième} siècle. Hubert Reeves, le grand scientifique à la rigueur impeccable, dit publiquement qu'il nous reste à

peine quelques décennies avant que les dommages que nous avons infligés à la terre deviennent irréversibles.

1010

Nous sommes les agresseurs de la Terre, nous fabriquons ses plaies.

Le Québec est un pays d'eau. Il s'est construit le long des grands cours d'eau, il l'est toujours. Sur la carte, le Québec est un pays quasi vide d'humains, habités seulement le long des grands cours d'eau, à l'intérieur d'une bande au sud avec quelques incursions au nord, et le pays des Inuits au nord du nord. On dit qu'il y a un million de cours d'eau sur cette terre du Québec, dont 700 000 lacs. Il y en a tant de lacs que sur ce nombre, il n'y en a que 30 000 qui portent un nom. Les autres lacs ont des domiciles fixes, mais pas d'identité. Il y a tellement d'eau au Québec qu'on se demande comment on arrive à y naître sur la terre ferme.

1015

1020

L'eau est notre coeur et nos artères. On ne vend pas son coeur et ses artères. Jadis, les cours d'eau étaient nos seules routes, le seul lien entre nous. Ils nous ont permis d'explorer le pays et le continent. Le Québec s'est bâti autour des cours d'eau comme les villages se sont construits autour des églises. Encore aujourd'hui, si vous suivez le Saint-Laurent, vous suivez l'histoire des gens de ce pays. L'eau est notre histoire. Elle n'est pas un bien de consommation à vendre, elle est notre patrimoine commun. Nous en sommes tous propriétaires, à parts égales.

1025

Nous sommes prêts à la partager avec ceux qui n'en ont pas, à investir pour la laver quand il est nécessaire de le faire à cause de nos désinvoltes passées, à investir aussi pour rajeunir les canaux artificiels qui la portent jusqu'à nos foyers. Nous l'avons prouvé. Depuis le début des années 80, nous avons investi plus de 8 milliards de dollars dans l'assainissement de nos eaux. Mais l'eau, c'est d'abord et avant tout le sang qui coule dans nos veines.

1030

Vouloir toucher à l'eau, au Québec, c'est comme vouloir toucher à la langue française, comme si l'eau était notre langue maternelle. Les Québécois ont des réactions viscérales quand on veut toucher à la langue ou à l'eau. L'émotion monte comme un raz-de-marée, d'un seul coup, des pieds à la tête. Allons-nous dire que ce sont des réactions irrationnelles? Comme la langue, l'eau est beaucoup plus qu'un simple outil pour les Québécois: c'est un symbole fondamental, qui fait partie non seulement de notre patrimoine mais de notre inconscient collectif.

1035

1040

L'eau nourrit les corps, les imaginaires, la littérature, le cinéma, les chansons. Enlever l'eau de l'oeuvre de Gilles Vigneault et demandez-vous ce qu'il va rester. S'y attaquer, c'est blesser ce que nous avons de plus précieux, c'est voler notre identité. L'eau est le symbole d'une lutte beaucoup plus vaste que l'eau elle-même, qui fera reculer – je le crois – ceux qui veulent vendre ou acheter le Québec à la carte, non pas pour le bien-être collectif, mais pour aller grossir leurs avoirs au soleil des paradis fiscaux.

1045

Les Québécois ont été traités avec mépris de porteurs d'eau pendant des siècles. Le mépris n'est pas mort. Certains voudraient que nous restions des porteurs d'eau. Mais

1050

1055

1060

1065

1070

1075

1080

1085

1090

aujourd'hui, il faut de nous-mêmes songer à revendiquer ce titre de porteurs d'eau. Ce qui a été une insulte doit devenir notre identité fondamentale, notre mission, celle d'être les protecteurs et non les dilapidateurs de l'eau. Aujourd'hui, ce n'est plus nous qui portons l'eau, c'est l'eau qui nous porte, cette eau qui se raréfie, qui devient objet de convoitise et enjeu de plus d'une cinquantaine de batailles, voire de guerres de l'eau qui sont en cours sur cette planète au moment où je vous parle. L'eau est devenue l'or bleu du 21^{ième} siècle. Mais moins il y aura d'eau, plus il y aura de déserts. On parle déjà de raréfaction de l'eau, de pénurie même. On parle de désertification de la terre. Le désert est pourtant déjà bien présent, bien installé dans la vie psychique des êtres humains de la fin du 20^{ième} siècle et des civilisations. Le désert nous volera-t-il aussi la terre?

Pour les Québécois et les Québécoises, l'eau est non seulement une source de vie, mais l'instrument de notre puissance. Dans les années 60, le Québec moderne a été fondé sur la nationalisation de l'électricité, pour notre plus grande fierté. Allons-nous aujourd'hui revenir en arrière? Le gouvernement songe-t-il sérieusement à donner ce cadeau à des compagnies et à des actionnaires dont la seule inquiétude réelle est l'énormité de leurs profits et la taille des dividendes remis à leurs bienheureux actionnaires.

Nous sommes prêts à faire ce qu'il faut pour prendre soin de l'eau, à ne pas le gaspiller comme des héritiers irresponsables. Nous sommes riches d'eau et cette richesse qui coule autour de nous, en rivières tumultueuses, en simples ruisseaux, en sources, en chutes, en fleuve ou dans le bel étalement tranquille des lacs, vibre avec nos corps qui sont faits eux aussi de 80 % d'eau.

Nous sommes cette eau dont nous avons besoin pour vivre et pour prospérer. Nos corps ne sont pas à vendre. Nos âmes non plus. Le Québec est l'Arabie Saoudite, l'Eldorado de l'eau. Nous ne laisserons pas quelques cheiks s'emparer de notre richesse collective à leur seul profit et faire de l'argent comme de l'eau.

Une enquête de 1976, réalisée pour le Centre de recherches sur l'information et la communication et destinée à préparer une campagne pour l'épuration et la régénération de l'eau, a révélé la persistance de la symbolique de l'eau chez les habitants des villes et des campagnes. L'eau sale fait horreur, comme puanteur, souillure, maladie, mort: « la pollution, c'est le cancer de l'eau » dit-on. Tous perçoivent l'eau comme l'élément vital primordial: «fontaine de vie... pas d'eau, pas de vie... aussi nécessaire que le soleil... résumé de la vie.»

Les femmes au-dessus de 25 ans, et surtout les mères, sentent une relation particulière entre les femmes et l'eau. L'auteur de l'enquête conclut: «Une fois de plus, nous constatons que des symboles fondamentaux persistent dans le coeur et l'imaginaire humains, dans la mentalité collective. Une civilisation technicienne et industrielle, par les manques et les pollutions qu'elle suscite, peut aviver le besoin, l'angoisse et l'appétit des signes qui parlent.» Et l'eau est un signe qui parle.

1095 Nous avons déjà fait la gaffe de tout transformer en industrie, même les arts: industrie de la chanson, industrie du cinéma, industrie de la télévision, et aujourd'hui même, j'ai entendu ça à la radio encore hier, industrie du savoir. Toutes choses dont nous avons tué l'essence et le sens. Ne laissons jamais l'eau devenir une vulgaire industrie.

1100 Si la Coalition Eau Secours intervient depuis déjà deux ans avec une telle passion et je dirais aussi une telle rigueur dans le dossier de l'eau, c'est que nous ne voulons pas attendre que la maladie devienne incurable. Les symptômes sont suffisamment alarmants en ce moment – dans la région de Mirabel et ailleurs – pour justifier une intervention coûteuse des citoyens. Et cette intervention se résume en cinq mots: touche pas à mon eau. À l'eau la privatisation ou l'appropriation de l'eau par des intérêts égoïstes! Et comme aurait dit ma mère: s'ils touchent à l'eau, ils vont frapper leur water-l'eau. Dans les deux langues.

1110 En dernier lieu, sachez que le pays des écrivains, ne vous y trompez pas, sachez que le pays des écrivains, des poètes et des écologistes n'est pas moins réel que celui des financiers. Entre ces deux mondes, celui qui défie l'argent et propage la mort, et celui qui défend la vie avec la seule force de ses rêves, incarnés dans la terre et non pas désincarnés, comme on voudrait bien le faire croire, entre ces deux mondes c'est une bataille à finir. L'eau est un symbole qui dépasse largement l'objet de son combat actuel. Nous n'abandonnerons pas l'eau entre des mains sales.

1115 Et avec le Veda des Hindous, nous faisons cette prière, et je termine là-dessus :
 Vous, les Eaux qui réconfortez, apportez la force, la grandeur, la joie, la vision. Souveraines des merveilles, régentes des peuples. Vous les Eaux, donnez sa plénitude au remède afin qu'il soit une cuirasse pour mon corps et qu'ainsi je voie longtemps le soleil.

1120 Merci.

M. CAMILLE GENEST, commissaire :

1125 Merci.
 Monsieur Vaillancourt.

M. ANDRÉ VAILLANCOURT :

1130 Merci, monsieur Genest. Je ne serai pas aussi éloquent que le poème ou la prière de madame Pedneault. C'était vraiment une réflexion du cœur, de l'âme et des veines. On sentait la poétesse, on sentait l'écrivaine, on sentait la femme de cœur et celle qui aime l'eau et qui vit par l'eau.

1135 Maintenant, je voudrais m'adresser à monsieur O'Neil. J'ai eu l'immense privilège - pour faire un aparté - j'ai vécu presque toujours près de l'eau et je termine ma vie, si on peut dire, en travaillant à l'épuration des eaux. C'est vous dire le circuit que j'ai pu parcourir.

1140

Pour monsieur O'Neil, j'ai eu le plaisir de le découvrir. C'est un écrivain d'une rare sensibilité, un miniaturiste, je dirais même un peu un impresionniste à la Monet. Son écriture est fine, sensible, un poète rare. Dans «Cap aux Oies», j'ai retrouvé même une image qu'avait déjà évoquée un autre auteur parti, Jean-Charles Harvey dans «Les demi-civilisés» où il parlait du fleuve en face de Charlevoix.

1145

Mais monsieur O'Neil me rappelle un autre grand poète et écrivain d'ailleurs, un amoureux de l'eau rare, un chantre de sa région et de nous avoir chanté la Loire tellement de belle façon, et je veux parler de monsieur Maurice Genevoix. Et je pense que les deux, je pense qu'ils sont des jumeaux spirituels sur ce niveau-là. Merci, monsieur O'Neil.

1150

M. CAMILLE GENEST, commissaire :

Monsieur O'Neil, un commentaire?

1155

M. JEAN O'NEIL :

Merci. Je vous signalerai que monsieur Genevoix, secrétaire de l'Académie française a écrit de très très belles pages sur le Québec et notamment sur le Saguenay, qu'il a visité en je ne sais trop quelle année.

1160

M. CAMILLE GENEST, commissaire :

Monsieur, veuillez vous identifier, s'il vous plaît.

1165

M. FRANÇOIS CARON :

Certainement. François Caron, citoyen concerné du quartier Sainte-Rose de la Ville de Laval.

1170

Je vais tenter d'être bref. On parle d'émotions et d'impressions face à l'eau. Moi, j'aimerais vous dire en premier lieu que j'ai déménagé de Montréal à Laval au quartier Sainte-Rose pour me rapprocher d'une rivière. Ce que je constate, une fois rendu là, c'est que je n'ai aucune vue sur la rivière ou à peu près. Il faut que je fasse plusieurs kilomètres, que ce soit en auto ou en bicyclette, pour trouver un coin de verdure où est-ce que je pourrais me mettre les pieds à l'eau.

1175

Ce qui m'amène à dire que de plus en plus de citoyens sont obligés de faire de plus en plus de kilomètres en dehors de la ville pour avoir accès à la nature en général, à une nature qui n'est pas trop abîmée et à des berges, à des cours d'eau en particulier.

1180 Moi, je crois, c'est mon opinion personnelle, je crois que le chantier du début du
21ième siècle pour le Québec, et ça, c'est sans vouloir enlever rien à personne pour le moment,
le chantier du début du 21ième siècle pour le Québec, ça devrait être la réappropriation
publique des berges, des littoraux, des milieux humides. C'est un rêve un peu fou, mais que les
cours d'eau du Québec deviennent en quelque sorte un parc national, pour que tous les habitants
du Québec en jouissent également.

1185 Ça peut prendre 25 ans, mais ça prend une volonté ferme. Et puis ça va affirmer aussi
le peuple québécois comme un modèle dans le monde en termes de conservation de
l'environnement. Moi, je pense que ça commence à presser. Ça nous donnerait un meilleur
rapport à l'eau, quoiqu'on en dise qu'on a perdu en étant des citoyens. Même si on est entouré
1190 d'eau à Montréal, il faut retourner jouer dans l'eau et retourner au lieu d'être -- bien, en plus
d'être des porteurs d'eau comme madame Pedneault nous l'a affirmé puis comme les invités en
avant nous ont fait part de leur expérience, mais qu'on redevienne des amateurs de l'eau.

1195 Moi, je crois que le 21ième siècle, une des priorités du Québec ça devrait être ça,
qu'on se réapproprie les berges et les littoraux. Je vous remercie beaucoup de m'avoir écouté.
Bonsoir.

M. CAMILLE GENEST, commissaire :

1200 Merci, monsieur.
Un autre témoignage?

M. JEAN O'NEIL :

1205 J'aurais un commentaire là-dessus.

M. CAMILLE GENEST, commissaire :

Oui, monsieur O'Neill!

M. JEAN O'NEIL :

Et peut-être que monsieur Vézina est plus compétent que moi là-dessus. Monsieur a absolument raison, mais je pense qu'il y a un immense progrès. C'est très lent, ça ne va pas aussi vite que ça devrait, mais je crois qu'il y a un grand mouvement pour la réappropriation des rives du Saint-Laurent par la population. Et je pense que René --

M. RENÉ VÉZINA :

On pourra en parler longtemps. Vous savez qu'une des choses particulières sur les rives du Saint-Laurent, c'est que partout c'est privé. Il y a un groupe qui travaille à Lotbinière dont j'oublie le nom, les Ami(e)s de la vallée du Saint-Laurent, voilà, et qui disait qu'ils sont en train de regagner mais morceau par morceau les bords de fleuve. Écoutez, ça remonte au régime français, alors on a beaucoup d'histoire à réajuster, mais vous vous promenez, vous trouvez au hasard de vos promenades une petite plage, vous voulez vous mettre les pieds à l'eau et vous voyez des panneaux, c'est écrit que vous n'avez pas le droit.

Alors, eux font des aménagements, prennent des ententes avec des propriétaires. Les gens qui sont là ne sont pas tous des obtus. Et ils gagnent les gens tranquillement, et tout ça se fait dans la bonne entente.

À Montréal, c'est plus difficile parce que c'est difficile de faire appel à la conscience communautaire d'un quartier de gens qui vont et qui viennent, mais ça commence à se faire tranquillement.

Et je vous dirai que simplement le réseau des parcs de la Communauté urbaine de Montréal, moi, je les ai tous faits. Je ne sais pas combien de gens dans la salle les ont tous faits d'un bout à l'autre de l'île, mais ce sont de petites merveilles, petites merveilles qui malheureusement ne sont pas très fréquentés. Et comme il y a toujours quelqu'un avec un compteur à la porte et qui compte, allez-y, revenez, repartez, faites comme il y en a qui font les élections, allez-y souvent dans la même journée parce qu'à un moment donné, ce genre de chose-là se fait à la fréquentation. Il commence à en avoir à Montréal. Il y a le bois de l'Île Bizard, il y a des fenêtres qui n'existaient pas avant, qui sont maintenant. Il n'y en a pas beaucoup. À Laval, évidemment, c'est une île. L'Île Jésus qu'on appelait. Bien, Jésus! qu'il n'y en a pas beaucoup.

Sauf qu'il y a peut-être moyen de faire savoir que c'est un enjeu, une cause. Je ne sais pas comment on peut faire. Je sais que dans les petits coins, les gens réussissent parce qu'ils font naître des solidarités. Peut-être qu'il faut faire naître des solidarités et faire comprendre que

1250 ce n'est pas la mort de personne que d'avoir un bout d'eau où on peut aller tout simplement se
mettre les pieds, d'autant plus que la qualité s'améliore.

1255 Mais il est certain, écoutez, en 1981, on avait fait un relevé, il y avait aucune, aucune
plage où il était possible de se baigner entre Québec et Montréal. Les plages qui existaient
étaient toutes condamnées. Au dernier relevé, je pense qu'il y en avait maintenant entre 20 et
30 et il s'en ajoutait qui avaient été nettoyées, mais il y avait également de nouveaux lieux
d'accès. Alors, il y a une remontée. Elle est lente, elle existe, il faut simplement s'assurer que
ce mouvement-là ne s'inverse pas.

1260 **M. CAMILLE GENEST, commissaire :**

Oui, monsieur O'Neil.

1265 **M. JEAN O'NEIL :**

J'ai rencontré un monsieur de Sherbrooke, il est là sur la première rangée. Orford.

M. CAMILLE GENEST, commissaire :

1270 Monsieur Jean-Guy Dépôt.

M. JEAN O'NEIL :

1275 En quelques mots, pour ne pas éterniser la soirée, pouvez-vous nous raconter
l'expérience de l'opération CHARMES à Sherbrooke.

M. JEAN-GUY DÉPÔT :

1280 L'organisation CHARMES, c'est un organisme paramunicipal qui a été formé à la ville
de Sherbrooke. Parce que vous savez que la ville de Sherbrooke est aux confins des rivières
Magog, qui prend son origine au lac Memphrémagog, et de la rivière Saint-François, qui prend
son origine au lac Saint-François et au lac Aylmer.

1285 Et la municipalité avait décidé de faire en sorte de rendre la rivière aux citoyens. Ils ont
organisé le groupe CHARMES qui s'applique à faire en sorte que les simples citoyens de la ville
de Sherbrooke peuvent se rendre au parc Blanchard pour soit louer une embarcation, un kayak,
un canot et pouvoir jouir de ce magnifique plan d'eau qu'est le lac, au plein centre de la ville.

1290 Et ils ont fait de belles choses parce qu'ils ont, entre autres, fait en sorte que la plage
Blanchard puisse être utilisée par les gens moins fortunés qui ne peuvent pas, comme moi,

habiter sur les rives du magnifique lac Boker. En fait, ils ont démocratisé l'utilisation de la rivière Magog.

1295 Et maintenant, ils organisent à chaque automne, au moment où on a les belles couleurs, une randonnée en canot qui débute vers Lennoxville et qui se rend jusqu'à Bramptonville. Et vous devriez voir cette activité à l'automne où on peut retrouver 400 ou 500 canots avec des jeunes. Et les gens apportent un dîner et c'est un pique-nique, c'est une fête.

1300 Tout ça pour vous dire que ce magnifique organisme qu'est CHARMES fait en sorte qu'on puisse redonner une valeur aux cours d'eau qui croisent à l'intérieur de la municipalité de Sherbrooke. Je vous remercie monsieur O'Neil de m'avoir donné l'occasion.

M. RENÉ VÉZINA :

1305 Restez là une seconde, j'ai une question à vous poser. Si, par hasard, les gens ont fait la promenade, ont circulé sur la rivière, si un jour on revoyait sur la rivière Magog, comme on a déjà vu par le passé avant qu'on commence à être plus vigilant, des traînées jaunâtres, un peu mousseuses sur la rivière d'un écoulement quelconque des quelques filatures où il y a des trucs en amont, quelle serait la réaction de ces gens-là, vous croyez?

1310

M. JEAN-GUY DÉPÔT :

1315 Ils seraient terriblement choqués. Parce qu'il faut dire aussi qu'il y a eu beaucoup de choses qui se sont faites par les municipalités. Vous m'amenez sur une tangente à l'effet que avant il n'y avait pas d'usine d'épuration à Magog. Vous avez le lac Magog, vous avez la petite rivière Magog puis vous avez la ville de Magog qui est située là.

1320 Les égouts allaient tous vers le petit lac Magog. Et le lac Magog, à un moment donné, est devenu un puisard quoi, à ciel ouvert. Et depuis à la municipalité de Magog, avec le programme qu'on connaît, quelqu'un l'a mentionné tantôt, on a dépensé des milliards et des milliards au Québec, il y a maintenant une usine d'épuration à la ville de Magog, qui a fait en sorte que le lac Magog reprend vie.

1325 On retrouve la même chose aussi à Sherbrooke même où il y a une importante usine qui a été construite, ça a coûté plus de 100 millions, et où on dirige toutes les eaux usées de la banlieue de Sherbrooke.

1330 Puis c'est normal qu'on prenne soin de ces plans d'eau-là parce que le lac Memphrémagog dont monsieur O'Neil parlait tantôt, c'est le lac qui fournit l'eau à plus de 150 000 personnes dans la région. Vous avez le lac Massawippi aussi. Vous avez le lac Mégantic. Ce sont tous des lacs réservoirs qu'il faut absolument protéger. En tout cas, on fait ce qu'on peut, puis je pense qu'on réussit.

M. JEAN O'NEIL :

1335

Je voudrais simplement préciser que l'opération CHARMES est un acronyme pour Comité d'aménagement des rivières Magog et Saint-François.

M. CAMILLE GENEST, commissaire :

1340

Sur la rivière Saint-François, madame O'Bomsawin, puisque vous avez mentionné dans votre exposé que votre communauté demeurait sur le bord de cette rivière, est-ce que c'est juste que cette rivière était une rivière à saumon importante?

Mme NICOLE O'BOMSAWIN :

1345

Oui. C'est d'ailleurs ce qui fait qu'on connaissait cette rivière-là. On venait pêcher le saumon et l'esturgeon.

M. CAMILLE GENEST, commissaire :

1350

Je me souviens d'avoir lu dans un texte historique que les exploitants forestiers sur le bord de la rivière nourrissaient les bûcherons au saumon et que les bûcherons s'étaient plaints au cuisinier parce qu'ils avaient trop souvent du saumon au menu.

Mme NICOLE O'BOMSAWIN :

1355

Ce n'était pas assez varié, oui.

M. CAMILLE GENEST, commissaire :

1360

D'autres témoignages.

M. JEAN O'NEIL :

1365

Ils ont eu droit à une baleine aussi.

Mme NICOLE O'BOMSAWIN :

1370

Ah oui! On a même eu une baleine. Mais ça, c'est une légende qui dit qu'il y a deux filles qui s'étaient transformées, une famille baleine, chez nous. On a une légende là-dessus aussi. Et la légende s'est avéré vraie.

LE PRÉSIDENT :

1375

Monsieur.

M. PIERRE VALIQUETTE :

1380 Mon nom est Pierre Valiquette. Je veux témoigner pour dire qu'il y a des choses aussi
qui se passent dans la région de Montréal. On a parlé de CHARMES à Sherbrooke, nos amis
de CHARMES. Moi, je travaille beaucoup avec un groupe qui s'appelle ÉcoNature à Laval, qui
est une organisation non gouvernementale, un organisme avec le nouveau langage, on peut
dire un organisme communautaire autonome.

1385 Et ÉcoNature travaille à la protection de la rivière des Mille-Iles, entre Laval et la Rive-
Nord, c'est-à-dire travaille sur un territoire qui touche onze municipalités.

ÉcoNature est actif depuis 10 ans ou 11 ans maintenant. On organise une descente de
1390 la rivière des Mille-Iles en canot chaque année depuis 9 ans, ça va être la 10e année l'an
prochain, qui regroupe aussi 300-400-500-600 embarcations.

ÉcoNature depuis 1994 a mis sur pied ce qu'on appelle un programme d'intendance
privée. C'est-à-dire, c'est un projet où l'organisme gère tout le processus de planification de la
1395 protection et de la conservation de la rivière.

ÉcoNature aujourd'hui est propriétaire d'îles et propriétaire de terrains en rive, est en
train de négocier des ententes de conservation avec les propriétaires de chaque côté.

1400 ÉcoNature a un objectif, c'est de créer un espèce de club d'usagers de la rivière pour
regrouper des gens qui restent de chaque côté et avoir peut-être, je ne sais pas, je vous dis
c'est un rêve qu'on a, c'est peut-être avoir une dizaine de membres dans le club dans peut-être
cinq ans. Alors, ça va devenir une force très importante.

1405 Actuellement, chaque fois qu'ÉcoNature fait des interventions de protection, c'est
souvent contre des promoteurs, c'est souvent contre des municipalités qui ont plus intérêt à
permettre le développement des îles, le lotissement, le remblayage de la zone inondable que sa
conservation. Alors, ÉcoNature est souvent pris à agir d'une certaine façon comme partenaire
des municipalités parce qu'on rend usage et on permet l'accès à la rivière, mais en même temps
1410 il faut se battre pour protéger les milieux inondables.

ÉcoNature est un partenaire reconnu par les organisations fédérales et provinciales au
niveau de la protection. Alors, c'est un partenaire qui est solide, qui agit depuis longtemps. Le
fonds de protection de la rivière des Mille-Iles est doté, c'est-à-dire il y a des sous dedans,
1415 c'est-à-dire ÉcoNature maintenant n'a plus à attendre après les autres pour faire quelque chose.
Il est capable de faire des initiatives.

Alors, c'est un changement très très très très important par rapport à ce qu'il y avait il y a dix ans.

1420

Moi, j'ai vécu toutes ces transformations-là et il n'y a plus personne qui va ramener l'organisation en arrière.

1425

Un élément qui est important dans la région de Montréal et qui rend très difficile la protection des rives ou la protection des espaces verts, c'est que sur le territoire de Montréal, la bureaucratie municipale est présente partout. La Communauté urbaine est présente partout. On parlait des parcs protégés par la Communauté urbaine, je n'ai pas de problème avec ça, sauf que où sont les citoyens associés avec la Communauté urbaine au niveau de la gestion, l'aménagement? Il y a des projets, il y a des projets. On essaie depuis un certain temps d'impliquer les gens. Comment ça se fait que les gens ne sont pas impliqués? Je pense qu'on a à se poser ce type de question-là. On a l'intention de le faire, mais on ne le fait pas.

1430

ÉcoNature est une organisation non gouvernementale. Il n'y a pas de fonctionnaire sur le conseil d'administration. Il n'y a pas de politicien sur le conseil d'administration. Ce n'est pas le cas dans les organisations liées avec la Communauté urbaine, par exemple.

1435

Il y a quelques années, on a perdu, je voudrais juste rappeler aux gens qu'on a perdu une personne qui était absolument extraordinaire au niveau de la protection des rives et des berges à Montréal, c'était le maire Décarie à Lachine.

1440

Je ne sais pas si vous vous rappelez, mais il y a 20 ans, la rive de Lachine était bâtie, était lotie quasiment partout. Vous retournez aujourd'hui, la rive est publique et on peut aller sur le bord de l'eau.

1445

Or, le maire Décarie avait, pas longtemps avant de mourir j'avais discuté un petit peu avec lui, en tout cas, on était un petit groupe, il avait l'intention de créer un club, le club des 15 mètres à Montréal ou 15 ou 50 mètres, je ne sais pas. C'était un club pour essayer d'embarquer tous les propriétaires riverains pour rendre le bord de l'eau autour de l'île de Montréal accessible à la population.

1450

En tout cas, je ne sais pas si quelqu'un ou un politicien va reprendre un projet comme celui-là, qui était un projet absolument extraordinaire, mais c'est quelque chose qu'il faudrait faire aujourd'hui. Voilà.

1455 **M. CAMILLE GENEST, commissaire :**

Merci, monsieur Valiquette.

1460 Alors, c'est le moment pour moi de clôturer cette période d'échanges. Merci pour vos témoignages précieux. Si Shakespeare les avait entendus, il aurait sûrement répété: «Nous sommes faits de l'étoffe même de nos rêves.»

Alors, je crois que maintenant c'est la présentation du film.

1465 (PRÉSENTATION DU FILM DE M. FRÉDÉRIC BACK)

LE PRÉSIDENT :

1470 L'extraordinaire puissance de la beauté, ça me rappelle au Maroc, j'avais animé une session en formation avec des cadres du gouvernement et de la société civile, et nous avons travaillé sur un cours d'eau infiniment défait, qui s'appelle l'Oued Fez. Et nous avons travaillé pas mal, et à la fin, j'ai fait faire un petit exercice aux gens pour évaluer un peu la session et terminer, et j'avais invité dans mon exercice à la fin les gens à écrire un poème. Évidemment, quand on fait venir un consultant international subventionné par la Banque mondiale et finir ça par

1475 un poème, tu te fais regarder d'un drôle d'air.

Et sur les 20 personnes, il n'y a personne qui a écrit un poème, sauf une dame. Et le poème, j'avais demandé: écrivez à vos enfants la renaissance de l'Oued Fez. Et avait écrit un poème de 20 lignes, c'était extraordinaire. Et le groupe s'est reconnu dedans, et c'est devenu

1480 l'introduction de leur document final de la session.

En revoyant à nouveau le film de monsieur Back, et juste le petit point d'espérance qui arrive après tant de problèmes antérieurs, et en me rappelant l'intervention tantôt de deux, trois personnes qui se sont dit que finalement, ce qui est extraordinaire, c'est le pouvoir aussi de

1485 recommencer.

Nous sommes au début d'un très long processus, qui sera long et qui sera difficile, dans lequel aucune solution simple n'est là car la réalité dans laquelle nous sommes est infiniment complexe. Mais nous avons tenu à prendre la chance de cette soirée, qui n'est pas tout à fait dans notre tradition, à cause de la conviction de la pluridimension de l'eau que vous connaissez, mais aussi avec une autre conviction, c'est qu'une audience d'un an sur un thème aussi large, aussi riche, aussi complexe n'a de sens que si ce que nous vivons a l'audience à quelques-uns super convaincus, super impliqués, qui sont la fine fine frange de la société, notre audience n'a de sens que si elle est enracinée sur quelque chose d'infiniment plus grand qu'elle.

1490 Et c'est ça mon vœu que, pendant un an, on parle de l'eau, on se parle de l'eau et qu'on apprenne à s'écouter et qu'on apprenne à chercher ensemble.

1495

1500

Nous allons déployer tous les moyens de la technique de l'audience, mais tout ce que nous rejoindrons ne sera qu'une infime partie de la population, mais nous souhaitons que cela ne soit que la partie émergée d'un iceberg et que la population du Québec s'approprie les questions cruciales de l'eau à notre époque dans sa complexité, dans sa diversité, dans les oppositions, les tensions, les divergences qui sont les nôtres.

1505

C'est dans ce sens-là que nous avons voulu faire de ce soir un envoi. Merci de votre présence et j'espère que la parole ne fait que commencer. Bonne soirée. Merci à tous, et merci particulièrement à monsieur Back de nous avoir honoré de sa présence.

1510

Je, soussignée, **LISE MAISONNEUVE**, sténographe judiciaire, certifie sous mon serment d'office que les pages ci-dessus sont et contiennent la transcription exacte et fidèle des notes sténographiques prises par moi au moyen du sténomasque, le tout conformément à la Loi.

1515

ET J'AI SIGNÉ:

LISE MAISONNEUVE, s.o.